

# LIVRES

CABLER  
D

Le Feuilleton Page D3  
Littérature québécoise Page D5

ARTS VISUELS



Pierre Bourgault Page D8  
Formes Page D10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 MARS 1995

André Major

## Le déserteur est de retour

HERVÉ GUAY

André Major fait partie des écrivains québécois qui ont marqué les années 70. De 1974 à 1976, il publie l'un à la suite de l'autre trois romans d'un seul souffle : *L'Épouvantail*, *L'Épidémie* et *Les Rescapés*. Romans qui comptent parmi les plus singuliers de la littérature québécoise et qui valent à ce co-fondateur de la revue *Parti Pris* le prix du Gouverneur général en 1977. Il les a par la suite réunis dans un même volume intitulé *Histoires de Déserteurs*.

Cependant, depuis *L'Hiver au cœur*, et c'était en 1987, André Major n'avait pratiquement rien écrit d'important. Les rééditions de ses livres et le prix David, qu'on lui a attribué il y a trois ans, pour l'ensemble de son œuvre, ont peut-être fait oublier la chose un tant soit peu. Toujours est-il que la sortie de son roman *La Vie provisoire*, après huit ans de silence, constitue le véritable événement littéraire du printemps.

Autre surprise, André Major situe pour la première fois ses personnages à l'extérieur du Québec. Son roman débute ainsi dans un petit village dominicain où son héros s'est réfugié après son échec conjugal. «Je voulais faire vivre à mon personnage principal, en proie à une déroute intérieure, une sorte de dépaysement, dit-il, pour voir si, privé de ses références habituelles, il lui serait possible de devenir un autre.»

On s'en doute, l'expérience dominicaine tourne court, passé oblige. Mais l'homme n'en rompt pas moins, dès son retour au pays, avec sa vie antérieure. Il était journaliste. Il prend sa retraite. Son mariage a volé en éclats : pas question d'en recoller les morceaux. Il va s'installer dans le nord de Montréal où, pour tromper sa solitude, il dérivra d'une femme à l'autre.



André Major

On reconnaît bien là les thèmes favoris d'André Major : la confusion intérieure qui mène à l'errance, la recherche de solitude, bientôt échangée contre un peu de tendresse et bien sûr, la quête d'une identité qui se dérobe sans cesse. Avec de telles obsessions, l'écrivain mérite certes sa réputation d'intellectuel inquiet, voire perplexe.

Encore qu'en commençant *La Vie provisoire*, l'auteur d'*Histoires de Déserteurs* n'avait pas du tout l'intention de fréquenter les mêmes avenues que par le passé. Il croyait à l'aide du déplacement de l'intrigue que sa plume allait le mener ailleurs. Pourtant, il s'est vite rendu compte que le retour au pays était la seule issue concevable pour son déserteur.

«Dans un sens, explique le romancier, mon personnage essaie d'échapper à quelque chose pour trouver autre chose qui lui échappe encore. De ce point de vue, la République Dominicaine ne peut pas s'avérer un lieu de salut pour lui puisqu'il est déjà exilé au fond, qu'il soit ici ou ailleurs.»

André Major avoue du reste avoir de la difficulté à parler de son protagoniste parce qu'il n'a pas le sentiment d'en savoir davantage, ni d'être moins désorienté que lui. En fait, les deux partagent les mêmes doutes et les mêmes inquiétudes. Ce qui fait

VOIR PAGE D 2 : MAJOR



PHOTO G. BODROV

Les têtes de Marx et de Lénine déboulonnées après l'échec du coup d'État communiste en 1991.

# Dans les ruines de l'utopie

ROCH COTÉ

«Privé de Dieu, notre temps a divinisé l'histoire comme un avènement de l'homme libre». Voilà le genre de phrase qui, au détour d'une page, au milieu d'un livre touffu aux mille branches, surgit comme un phare, jetant sur l'enfilade des événements une lumière qui vous guidera jusqu'à son terme.

Avec *Le Passé d'une illusion*, François Furet n'a pas voulu écrire une autre histoire du communisme. Comme son titre l'indique, l'ouvrage entend cerner non pas la réalité d'un régime ou d'une époque mais son idée, sa répercussion dans les esprits, et dans le cas du communisme, sa puissante séduction.

Comment se fait-il qu'un régime construit sur la terreur, le mensonge et la destruction de la liberté ait pu passer pour une véritable promesse de l'émancipation du genre humain? Comment tant d'intellectuels occidentaux ont-ils pu croire que l'État stalinien était la terre d'élection où les lois de l'histoire allaient conduire à la réconciliation de l'homme avec lui-même?

Le gros livre de Furet n'a pas d'autre ambition que de cerner ce mystère: celui d'un régime qui a porté le despotisme à ses frontières extrêmes et qui a pu, en même temps, créer et sans cesse renouveler l'illusion d'incarner le stade ultime de la démocratie.

Il y a là en effet un exploit illusionniste sans précédent dans l'histoire.

«La capacité à mythologiser sa propre histoire a constitué une des plus extraordinaires performances du régime soviétique», écrit Furet.

Les ressorts de ce théâtre de l'illusion ont un fond qui n'est pas tout à fait nouveau dans l'histoire humaine et c'est celui de l'intrusion de la religion dans l'histoire. Furet ne consacre pas de développement particulier à cette idée mais elle est présente tout au long du livre. L'histoire devient le lieu privilégié du salut de l'humanité, le lieu de l'Espoir, là où les ambitions traditionnelles de la religion sont récupérées après la mort de Dieu.

(L'histoire de cet investissement temporel des promesses de la religion a été écrite par le père Henri de Lubac, entre autres dans *La Postérité spirituelle de Joachim de Flore*.)

Cette divinisation de l'histoire et de la politique appelle un moment rédempteur, un événement fondateur qui nous révélera que nous ne sommes pas condamnés à vivre dans le monde où nous vivons. L'histoire cesse d'être un déroulement d'événements sans perspectives ni finalité, la voici investie d'une promesse de transcendance, d'un au-delà que les hommes ont ravi à Dieu pour le réaliser ici même.

«De cette histoire devenue un substitut du salut, du moins le lieu de la réconciliation de l'homme avec lui-même, la révolution d'octobre a été le moment mythologique par excellence», écrit Furet.

Là est la racine véritable de l'illusion. «(...) au comptoir des croyances politiques, qui tiennent une si vaste place dans l'esprit des modernes, le communisme constitue une liqueur particulièrement forte en teneur idéologique (...) Quand il croit accomplir les lois de l'histoire, le militant lutte aussi contre l'égoïsme du monde capitaliste, au nom de l'universalité des hommes.»

La révolution d'octobre 1917 a donc été investie d'une grandeur mythologique comparable à l'événement fondateur de l'ère chrétienne. L'événement d'Octobre se veut universel et c'est là le secret de son rayonnement, explique Furet. Dès le départ, l'œuvre des bolcheviks brille de son aura révolutionnaire: voici enfin la suite de 1789, le complément d'une révolution qui avait mis au monde la bourgeoisie, voici cette fois la mise au monde de l'humanité libre.

Furet consacre des pages fort instructives à «la passion révolutionnaire» et à «la haine de la bourgeoisie», deux sentiments qui ont nourri les intelligentsias depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont façonné leur engagement social et politique, tant à droite qu'à gauche. La haine de la démocratie bourgeoise aura été «le grand secret de compli-

VOIR PAGE D 2 : FURET

BELLARMIN

MATTHEW FOX

LA GRÂCE ORIGINELLE

MATTHEW FOX

## LA GRÂCE ORIGINELLE

Selon Matthew Fox, l'heure est venue d'oser une nouvelle spiritualité fondée sur la bénédiction originelle. L'humanité a besoin de cette nouvelle spiritualité pour satisfaire sa quête de sagesse et son besoin de survivre. Vol. de 242 p. — 32,95\$

## LIVRES

## MAJOR

Une œuvre logée à l'enseigne du réalisme

SUITE DE LA PAGE D 1

dire à l'écrivain montréalais à l'instar de Tchekhov que «l'art consiste à poser les bonnes questions et à laisser les réponses aux charlatans».

Difficile alors quand on est aussi sceptique de ne pas douter de soi-même ni de ses projets d'écriture. Et ça l'est doublement quand on est persuadé comme l'est André Major que ce qu'un écrivain donne à son œuvre, il l'enlève à sa vie.

«Comme je n'écris pas rapidement, dit-il, et qu'écrire est un investissement de temps considérable, ça m'aiderait peut-être de ne pas douter et d'être absolument convaincu, comme certains, que ce que je fais est complètement indispensable, que l'écriture fait le poids devant la vie.»

«De toute façon, continue-t-il, j'ai toujours entretenu avec l'écriture une relation tendue. Or, je sais très bien que vivre ne suffit pas. La vie devient à un moment donné insignifiante si je ne cherche pas bientôt à la cristalliser et à la mettre en forme.»

«Sa production, à cet égard, André Major l'a toujours logée à l'enseigne du réalisme. Peut-être parce que ce registre est le mieux à même de rendre compte de son souci «de ne pas faire écran entre la réalité et l'écriture».

«En fait, ma vision des choses, je ne pourrais pas l'exprimer autrement sans fausser le jeu. Par honnêteté, je tiens à ne pas doré la pilule, et je m'oblige dans mon écriture à un maximum de transparence et à un minimum d'effets.»

«Je suis très préoccupé de précision. Selon moi, un des devoirs de l'écrivain, c'est d'être très vigilant quant à la langue, qui est non seulement son moyen d'expression mais aussi la chair même et le tissu de son travail. Il faut être irréprochable sur le plan de la correction de langage et de la précision des termes. Voilà en quoi consiste une bonne partie du travail de l'écrivain.»

«Drôle de parcours que celui de cet écrivain dont le premier roman, *Le Cabochon*, se situait en 1964 dans ce qu'on a appelé «l'école du joual», qui a été de tous les combats politiques et culturels d'alors et qui devient dix ans plus tard, «par accident», assure-t-il, réalisateur d'émissions littéraires au FM de Radio-Canada.

On comprend mieux pourquoi ces jours-ci la place de la littérature à la radio inquiète également André Major qui n'en est pas à une inquiétude près. Même si, comme son personnage de *La Vie provisoire*, il est aujourd'hui plus enclin à s'indigner d'injustices plus immédiates que pour les grands motifs d'hier.

«La littérature comme activité spécifique est en train d'être reléguée aux oubliettes, de disparaître. Elle fait désormais partie du vaste domaine du divertissement culturel, prisme à travers lequel elle est maintenant considérée. Autrement dit, on risque d'opérer dans la production littéraire une sélection dans le but de déterminer ce qui est immédiatement utilisable, médiatisable. Par conséquent, ce qui ne répond pas aux critères de la médiatisation sera laissé pour compte.»

«Auparavant, la littérature comme telle avait un domaine bien à elle: les émissions littéraires. Dorénavant, il y aura un cadre de fourre-tout culturel où on la traitera comme un élément parmi d'autres sans qu'on lui reconnaisse sa spécificité, ce qui n'avait pas été un problème

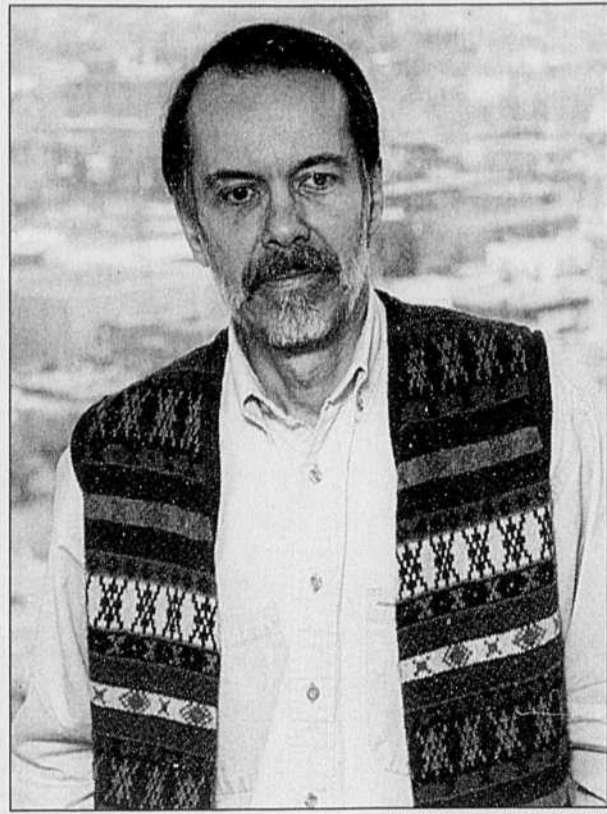


PHOTO JACQUES GRENIER

André Major

par le passé, à Radio-Canada ou ailleurs. La littérature fait maintenant partie du décor culturel comme le reste. De ce point de vue, c'est une perte considérable.»

«Comme si, regrette-t-il, la littérature devait céder devant les impératifs de la société marchande auxquels tout doit se plier en cette époque de libéralisme économique triomphant. «Heureusement, je n'en suis pas à mon premier livre et je ne dois pas présenter de la société québécoise une vision plus réconfortante qu'inquiétante», ajoute André Major. Car c'est ce qu'on attend de plus en plus des créateurs aujourd'hui: qu'ils nous divertissent, qu'ils nous donnent une image agréable de nous-même, comme ces miroirs des grands magasins qui nous embellissent.»

Ainsi, une fois son roman terminé, André Major s'est demandé à la blague quels arguments faciliteraient sa vente. «Peut-on vendre de l'inquiétude ou de la perplexité?», ironise-t-il. Au terme de sa réflexion, il conclut: «Tout ce que je pourrais dire en faveur de mon livre, c'est que si vous êtes une nature inquiète, vous allez peut-être trouver la chaussure à votre pied...» Effectivement, comme le reconnaît son auteur, *La Vie provisoire* s'inscrit mal dans une logique de marché. Il faut s'en réjouir.

LA VIE PROVISOIRE

André Major  
Boréal, Montréal, 1995  
237 pages

## FURET

Une histoire faite de passion et de larmes

SUITE DE LA PAGE D 1

citée entre le bolchevisme et le fascisme», écrit l'auteur.

Ces pages sont typiques du style général de l'ouvrage qui accorde une large place à l'univers des sentiments et des idées dans l'histoire, à la volonté des hommes, à leurs motivations plus ou moins avouées. Nous voilà loin de l'histoire marxiste toujours portée à ne voir dans le champ de la culture qu'une émanation des structures économiques. L'histoire que nous raconte François Furet est éminemment humaine, faite de passions et de larmes, de tensions et de fureur, de destins fulgurants et de vies brisées. Ses chapitres sur Georg Lukacs, Hannah Arendt et Vassili Grossman sont parmi les plus beaux du livre.

Dans la même veine, l'auteur sait mettre un terme aux explications lorsqu'il faut laisser sa place au «mystère». Le mot revient tout au long du livre. Ainsi, lorsqu'il évoque «le mystère du mal dans la dynamique des idées politiques au XX<sup>e</sup> siècle», Furet laisse-t-il à l'histoire son inévitable part de ténèbres.

Dans la part intelligible de ce vingtième siècle aveuglé de violence guerrière, l'auteur montre à quel point la Première Guerre mondiale a servi de matrice pour tout ce qui allait suivre. Personne n'avait prévu les conséquences de cette guerre, encore moins la cruauté inouïe dont elle serait le théâtre. L'Europe des empires en sort bouleversée et les populations, tant les vainqueurs que les vaincus, traumatisées. Au sortir de cette guerre absurde, le monde est à refaire et la politique à réinventer. «La Première Guerre mondiale, écrit Furet, ramène l'idée de révolution au centre de la politique européenne.»

Tout le siècle qui s'ouvre après la guerre sera dominée par les deux grandes révolutions dont la tâche est de redonner un sens à la vie communautaire: la révolution prolétarienne et la révolution fasciste. La première se veut universelle, la seconde centrée sur la communauté nationale. Elles partagent une même haine de la démocratie libérale, jugée responsable de l'hécatombe guerrière, et marquent toutes les deux le rôle de la volonté dans la politique.

Dès ce moment, la révolution d'Octobre acquiert la dimension d'un

mythe à l'échelle du genre humain, car elle transcende la communauté nationale.

Furet démontrera ensuite comment, malgré tous les événements, malgré la constitution d'un Etat policier, l'abolition des libertés, la destruction de la paysannerie, la terreur paranoïaque, le Goulag, l'Union soviétique demeurera, pratiquement jusqu'à la fin, le symbole de la vraie démocratie. Le mythe s'avèrera indestructible tant le besoin d'une croyance salvatrice est puissant. La littérature des dissidents sera très tôt inutile pour des Occidentaux plus pressés de croire que de s'informer.

La guerre de 1939-45, en enrobant le totalitarisme soviétique dans la parure inattaquable de l'antifascisme, ne fera que renforcer le mythe de la valeur universelle de la révolution d'octobre. A l'Ouest, toute une élite intellectuelle s'efforcera de démontrer que le vrai totalitarisme est celui de l'ordre bourgeois, refusant de s'ouvrir les yeux sur un régime qui atteignait, après la guerre, ce que François Furet appelle sa «maturité totalitaire», soit la destruction totale de la société civile. L'indulgence envers l'URSS se nourrira sans cesse de la nostalgie de «la promesse d'origine». «Jusqu'au bout, écrit Furet dans un raccourci saisissant, l'Union soviétique aura abrité son image dans ce qu'elle a voulu détruire.»

L'ordre et la pagaille

Même s'il ne se veut pas une histoire du phénomène communiste, l'ouvrage de Furet est tout entier une illustration de ce que les «soviétologues» appellent «le modèle totalitaire», c'est-à-dire une interprétation de la société soviétique par le biais du concept de totalitarisme. Une société totalitaire est celle qui a été complètement absorbée par un Parti-Etat. La terreur est son état normal.

Raymond Aron et, avant lui, Hannah Arendt ont le mieux illustré ce genre d'interprétation.

Une autre école, appelée révisionniste, souligne les limites du modèle totalitaire et propose une interpréta-

tion qui se concentre moins sur les instances dirigeantes et laisse plus de place à la base sociale.

Deux ouvrages publiés récemment relancent ce débat qui est presque une querelle.

D'abord, la traduction de l'ouvrage de l'Américain Martin Malia intitulé

*La Tragédie soviétique*.

Le lecteur désireux d'avoir entre les mains une histoire du communisme russe trouvera là un ouvrage complet, facile à lire, vif et brillant.

Malia ne se contente pas de faire l'histoire du socialisme russe de façon classique, il double son propos d'un essai d'interprétation, qui se veut, comme l'entreprise de Furet, un commentaire sur l'histoire intellectuelle du XX<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs, Malia et Furet se rejoignent sur l'essentiel: l'Union soviétique fut de part en part une aventure utopique et idéologique, «une fraude historique de portée universelle», irréductible au modèle occidental et caractérisée par l'aspiration totalitaire.

Les synthèses initiales de l'auteur sur la question historique du socialisme et l'état de la Russie prérévolutionnaire sont particulièrement intéressantes.

Enfin, la connaissance de la société soviétique vient de s'enrichir d'un étrange ouvrage: rappelant les samizdat (œuvres clandestines) des années d'après-guerre, voici 374 rapports secrets qui lèvent un voile sur la société russe pendant toute la durée du régime communiste.

Le lien avec les samizdat souligne un fait cocasse: la vérité sur la vie soviétique aura été tout entière contée dans des écrits secrets ou clandestins, ceux de la police et ceux des dissidents.

Ce qui contiennent ces rapports est fascinant. Ils révèlent une société constamment épiée par sa police mais aussi en proie à une agitation de tous les instants, manifestant sa résistance par l'absentéisme, l'alcoolisme, la bagarre, l'indifférence aux consignes, le laisser-aller, les grèves et parfois les révoltes ouvertes. Le tout dans un désordre inouï qui fut, d'une certaine façon, un espace de liberté que le régime accorda malgré lui à ses sujets.

Ces rapports de police ont un côté de vérité crue qui permet aux dirigeants de savoir très exactement ce que le peuple pense d'eux: les magasins spéciaux, les datchas, la corruption, la misère des ouvriers, leur mécontentement et leur cynisme, tout est dit sans détour, la police note scrupuleusement les propos «antisociaux» des agitateurs. Si cela n'était signé de la police, il s'agirait d'une vraie littérature subversive. Dès les années 1920, le petit peuple russe savait juger de la vraie nature de «la révolution prolétarienne».

Notons qu'à travers la critique populaire du régime, court, comme un bruit de fond, un antisémitisme constant.

Les auteurs de cette compilation commentée, Nicolas Werth et Gaël Mouleuc, affirment que ces rapports doivent conduire à nuancer ce que les écoles «totalitaire» et «révisionniste» peuvent avoir de rigide. En tout état de cause, la réalité de la société soviétique n'était pas simple, car sous les apparences d'un parti-Etat tout-puissant, la «société civile» n'avait jamais cessé de grouiller et de s'assurer un ultime espace d'autonomie ne serait-ce que par le maintien d'une certaine pagaille.

LE PASSÉ D'UNE ILLUSION

ESSAI SUR L'IDÉE COMMUNISTE  
AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE,  
François Furet  
Robert Laffont/Calmann-Lévy  
580 pages

LA TRAGÉDIE SOVIÉTIQUE  
HISTOIRE DU SOCIALISME EN RUSSIE  
1917-1991  
Martin Malia  
Seuil, 635 pages

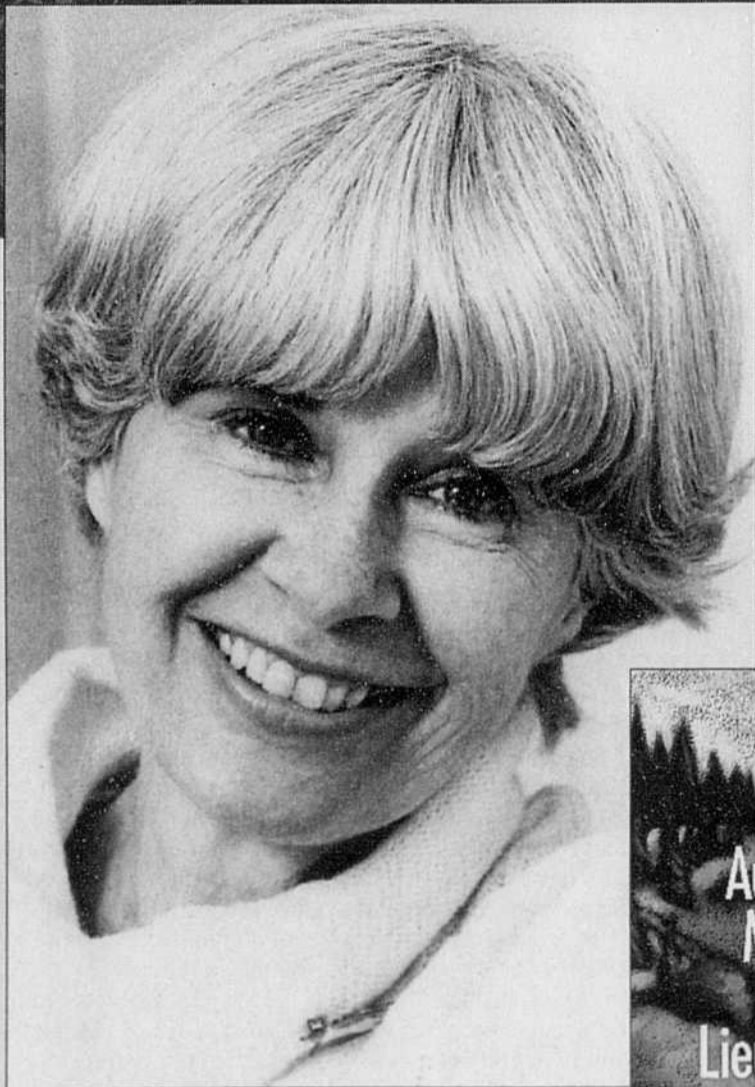
RAPPORTS SECRETS SOVIÉTIQUES  
1921-1991  
LA SOCIÉTÉ RUSSE  
DANS LES DOCUMENTS CONFIDENTIELS  
Nicolas Werth et Gaël Mouleuc  
Gallimard, 699 pages

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h  
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest  
Outremont, Montréal  
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

## ANNE HÉBERT



«Belle et grande surprise en cette rentrée littéraire de janvier... ce récit, qui va droit à l'essentiel, sans un mot de trop, est un poème en prose, d'une belle simplicité.»

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

«Un conte poétique qui chante la vie.»

Gilles Crevier, *Journal de Montréal*

«L'auteur de Kamouraska replonge dans l'histoire noire et trouble de l'enfance.»

Claude Dessureault, *Le Voir*

90 pages, 12,95 \$

Les Éditions du Seuil



NUIT BLANCHE ÉDITEUR

GUIMAUVE ET FLEURS D'ORANGERS

DELLY

Sous la direction  
de Julia Bettinotti  
et de Pascale Noizet  
Collection «Études paralittéraires»  
200 pages, 20,95 \$



LES FILS DE  
JACK L'ÉVENTREUR  
GUIDE DE LECTURE  
DES ROMANS  
DE TUEURS EN SÉRIE  
Norbert Spehner  
Collection «Études paralittéraires»  
355 pages, 23,95 \$

À PARAÎTRE

ARMES, LARMES, CHARMES...  
SÉRIALITÉ ET PARALITTÉRATURE  
Sous la direction de Paul Bleton  
Collection «Études paralittéraires»

JEAN MORENCY

LE MYTHE AMÉRICAIN  
DANS LES  
FICTIONS  
D'AMÉRIQUE



LA CHANSON  
QUÉBÉCOISE DE LA  
BOLDUC À AUJOURD'HUI  
Roger Chamberland  
et André Gaulin  
Série «Anthologies»  
595 pages, 17,95 \$

LE MYTHE AMÉRICAIN DANS  
LES FICTIONS D'AMÉRIQUE  
DE WASHINGTON IRVING  
À JACQUES POULIN  
Jean Morency  
Collection «Terre Américaine»  
262 pages, 22,95 \$

# LIVRES

LE FEUILLETON

## Le Sollers ne s'éteint jamais



ROBERT LÈVESQUE

LA GUERRE DU GOÛT  
Philippe Sollers  
Gallimard, 643 pages  
PHILIPPE SOLLERS  
Catherine Clément  
Collection Écrivain/Écrivain  
Julliard, 252 pages

80. Les périodes à peu près libres? les années 30, le début du siècle, sur ce point le langage ne se trompe pas: les Années folles, la Belle Époque, Mai 68... Et, bien sûr, le XVIII<sup>e</sup> siècle. J'ai au corps une sorte de compteur Geiger: je sens la répression physique à dix mètres à la ronde. En ce moment, il grésille. Les bons sentiments, donc la mauvaise littérature, sont partout. C'est consternant!

Le *politically correct* est une forme affinée et nouvelle des tentations totalitaires du XX<sup>e</sup> siècle, et le très incorrect Sollers transperce à la plume ce cliché-béton, l'une des forces de «la construction éternelle d'une nouvelle Tyrannie d'ensemble», une Tyrannie qui exclura la littérature et ses «singularités inquiétantes» pour faire place à la paresse d'esprit, l'oubli du passé, la bienpensance sans perspective, la correction sociale et politique, la commercialisation du langage dans une Société du spectacle si intégrale (Sollers salue Guy Debord bien bas) qu'elle phagocyte tout. C'est d'ailleurs un désir de mort qui guide cette Tyrannie aveugle, et l'anesthésie des écrivains non programmés en sera la victoire.

Exclure la littérature! C'est la «solution finale» que subodore Sollers dans son siècle car il la sait en position d'application, avec ses petits *oberführers* des gazettes et des ondes, ses autoroutes électroniques, ses masses zapantes, sa prudence de base et son conformisme d'acier. Sollers: «Par crainte du futur révélant le présent, on organise ainsi, dans l'affairement et la fausse plainte, l'oubli sourdement désiré du passé.»

Vive le XVIII<sup>e</sup> siècle, s'écrie Sollers. Et Laclos au Panthéon! Ce qui est révolutionnaire, aujourd'hui, c'est en effet de revenir au passé, de fréquenter comme s'ils étaient là Montaigne, Montesquieu, Diderot, le cher Voltaire, sceptique et intelligent, rusé. Il suffit de les lire, et chacun peut rallumer le soir ses Lumières. «Le nouveau, dit Sollers, c'est que l'avenir soit à tirer du passé» car la haine du passé que dégage notre époque «analphabète et triste» est une haine intéressée, qui mène à l'amnésie dans des commémorations mécaniques. «Commemorons, chrysanthèmes et mourons», chante sur sa branche l'oiseau de feu Sollers...

Dans *La Guerre du goût*, Sollers a regroupé ses tirs (articles du *Monde* et préfaces d'ouvrages) dans un plan tactique d'ensemble. C'est une «préméditation» que ce pavé, Sollers sachant où il va, où se placera éventuellement tel texte, s'il écrit sur La Fontaine dans le *Monde* il jette là des idées qui s'insèrent après telle autre dans l'ouvrage. C'est un manuel de combat livré aux lecteurs de fond — s'il en reste, Sollers en doute — mais aussi (et surtout?) aux lecteurs de l'avenir à qui ce livre apparaîtra, si Sollers se dégage de son temps, comme des *Confessions* ou des *Essais*.

Rien n'est plus stimulant que de lire ce Sollers-là qui nous renvoie Sade au visage, nous dépoussière le cardinal de Retz, nous situe Proust au centre d'une république ultraplatée, nous montre la main de Kafka courant sur le papier, ou nous parle de Genet comme personne ne l'a fait encore. Genet, écrit-il, qui «va donc aimer ce qui est mal haï», Genet que l'on veut faire oublier quand il est, avec Proust, Kafka, Joyce, Céline, un des écrivains «engagés» du XX<sup>e</sup> siècle, «ces insectes venimeux en cours de métamorphose sublime que sont les écrivains». Genet, «un criminel qui révèle le crime enfoui commis en commun».

Catherine Clément, philosophe, spécialiste de Lacan et de l'impératrice Sissi, est bardée lorsqu'elle décide d'aller s'entretenir avec Sollers. Elle rage mais elle l'écoute. Elle cherche à savoir pourquoi il la tarabuste comme il la fascine. Lacan disait de Sollers qu'il était «illisible», et c'est fatigant un illisible. Bref elle se trouve folle d'écrire un livre sur lui, avec lui, contre lui. Finalement elle écrit — au sortir d'entretiens passionnants où Sollers ne répond à aucune question — qu'il y a au bout du compte le bleu (de son encre), le soupir (de son charme), la musique (de sa voix), la solitude (de son combat), la gaieté (l'essentiel chez Sollers), et la juste colère.

Ajoutons qu'il y a le fume-cigarette, la gueleule de vieille friandise, le rire abominable de liberté... ; il y a aussi sa sublime résistance à l'ordre moral.

La littérature est un empire sur lequel le Sollers ne s'éteint jamais.



Philippe Sollers

PHOTO ROBERT DOISNEAU

Il a été le seul à réagir lors de l'entrée de Sade sur le papier missel de la Pléiade, à s'en scandaliser dans les pages du *Monde*, à écrire, après avoir cité un passage de Donatien Alphonse François où une femme grosse est écartelée, fendue au couteau, saignante et sur le visage de laquelle un homme prend plaisir à décharger: «Nous sommes ici au-delà même des crimes nazis»...

Faites attention au divin Sollers, qui est l'intelligence faite chair et plume et voix, car en feignant de dénoncer une atteinte littéraire aux bonnes mœurs en l'entretenant aux crimes sadiques des boches — alors que c'est lui qui a mené le dossier Sade chez Gallimard — c'est à la défense du marquis qu'il montait! Feignant d'abord de se formaliser, il secouait le contemporain pour attirer son attention sur la seule chose qui vaille encore la peine de se battre, sa seule «cause», la possibilité que les mots, désormais, n'aient plus d'importance...

Philippe Sollers — contre l'inculture généralisée et le conformisme médiatisé — est en guerre ouverte. Depuis que ce jeune homme de Bordeaux, du nom de Philippe Joyaux, est entré dans Paris, renvoyé des écoles pour lecture de «livres défendus», salué en 1958 par son concitoyen Mauriac (qui ne savait pas quel diable il embrassait), prix Médicis et coma hépatique en 1961, fondation de *Tel Quel* et simulation de folie pour échapper à l'Algérie (on le voit mal gamelle à la hanche et en treillis), la république des lettres françaises a son cardinal de Retz et son prince de Ligne en un seul homme, vif, fuyant, pervers, intelligent comme trois, craint, détesté, insulté et envié. Beau temps le roi Sollers, mauvais temps le diable Sollers, voilà un rieur de fond qui maintient le programme de Stendhal: fuir les sots et se maintenir en joie. Car elle est gaie la guerre de Sollers. Elle est gaie et totale. A la manière du vieux Goldoni écrivant ses *Mémoires*, Sollers a choisi de ne pas faire de publicité aux fâcheux, casse-pieds ou faux culs, car il fait la guerre pour défendre son trécaré littéraire, ses amitiés particulières et ses liaisons dangereuses avec Laclos, Diderot, Proust, Céline et tous les monstres singuliers de la littérature, en ignorant avec superbe la morgue et les petites morales, le style imprécis et les convictions figées de tous les autres...

En prenant la défense de son «théâtre de style», où l'on croise Dante, Montaigne, Sade, La Fontaine, Mme de Sévigné, Casanova, Rimbaud, Joyce, Kafka, Céline, Artaud, Genet, Nabokov, Hemingway, Sollers — de naturel ludique — devient précieusement mordant quand il stigmatise les préjugés et les ignorances de son siècle, qui est celui du «mensonge» dit-il, et il se bat avec une vigueur fine, la minutie du scalpel dans le maniement du stylo et il aime à dire, montrant sa Mont Blanc, qu'un tel objet peut faire tomber un gouvernement.

Si les gouvernements ne tombent plus comme ça, d'un coup d'encre, s'il n'y a plus de «J'accuse» dans les gazettes, c'est que le siècle s'est endormi, nous dit Sollers. Ce n'est pas la fin de l'Histoire que l'on vit, c'est son sommeil. Bruits de ronflement dans les chaumières câblées du monde. Sollers: «Il y a un conformisme de gauche comme un conformisme de droite. Nous vivons depuis au moins trente ans, après l'explosion de Mai 68, une époque de très grand conformisme, aggravé par la répression des ans 70 et l'épidémie de sida des années

LES PETITS BONHEURS

## Pour un jeune centenaire



GILLES ARCHAMBAULT

RONDEUR DES JOURS  
Jean Giono, Gallimard, collection «L'imaginaire», 250 pages.

Au moment où il n'était pas encore mon ami, André Major me parla d'un séjour qu'il ferait à Manosque. Il avait pour Giono une admiration que je ne partageais qu'en partie. On avait l'habitude à l'époque d'évoquer deux Giono: l'un étant conteur régionaliste, l'autre nettement stendhalien. C'est vers le second que je me tournais, faisant mon miel d'*Angelo* ou du *Hussard sur le toit*.

Bien sûr, on exagérait. Giono n'a jamais été un auteur régionaliste. Cette Provence qu'il a à peine quittée, il l'a réinventée. Quand on le lit on est en Provence, d'accord, mais surtout en Giono. La vérité littéraire l'emporte toujours sur les autres, plus vraie que la vérité elle-même.

Ainsi connaît-on plus Ferron en parcourant ses livres que le Québec où se déroulent ses contes.

*Rondeur des jours*, repris dans les Œuvres complètes de la Pléiade sous le titre de *L'Eau vive*, a été publié en 1943. Les pages qui le composent avaient été rédigées pour la plupart plusieurs années auparavant. *Jeux ou la Naumachie* est même de 1922.

On chercherait en vain dans *Rondeur des jours* une unité qui soit autre que celle de l'écriture. Comme l'écrit Henri Godard, «l'ensemble paraît touffu, désordonné peut-être, riche sans nul doute». Très tôt, de toute manière, le lecteur abandonne tout besoin d'interrogation. Y a-t-il un lien entre ces textes écrits à plusieurs années d'intervalle et qui relèvent soit de la nouvelle, du poème en prose, de l'essai ou de la chronique intime? Il ne se pose plus de questions parce qu'il est sous le charme.

«Les jours», écrit Giono, commencent et finissent dans une heure trouble de la nuit. Ils n'ont pas la forme longue, cette forme des choses qui vont vers des buts; la flèche, la route, la course de l'homme. Ils ont la forme ronde, cette forme des choses éternelles et statiques: le soleil, le monde, Dieu... Nous voilà embarqués dans une lente promenade dans l'imaginaire d'un contemplateur.

Un contemplateur qui ne se satisfait pas d'une béate évocation du passé. Giono ne cesse jamais d'être en révolte contre le culte de l'argent-roi et du progrès présenté comme aboutissement obligé d'un ordre social. «Dans mon pays, il y a encore de beaux artisans... Le métier est dans leur chair comme du sang. Ils ne peuvent s'en séparer sans mourir.» Comment Giono vivrait-il l'affreuse réalité de 1995 qui nous présente sans hésiter des «rationalisations» qui signifient la mise au chômage de milliers de travailleurs?

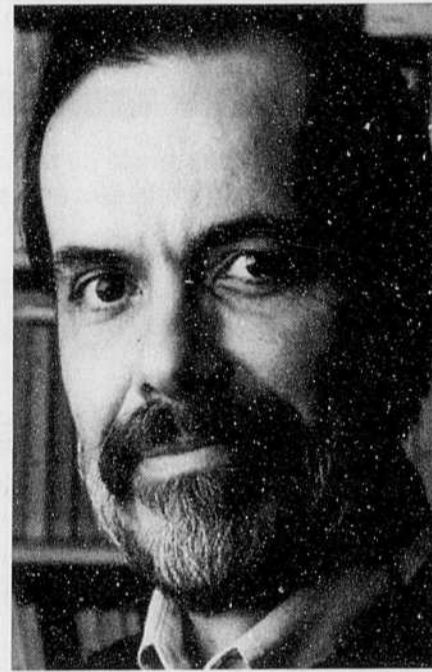
Il y a toujours chez Giono cette ruse de paysan qui refuse de se laisser avoir. Comme il est un merveilleux écrivain, il sait aussi habiller ses roueries de vêtements de roi. Quelle prose admirable qui même dans le lyrisme panthéiste sait se garder de la surcharge!

Il y a 100 ans (moins cinq jours pour être précis) naissait donc l'un des grands écrivains de ce siècle. Cette *Rondeur des jours*, qui ne compte pas parmi ses livres les plus importants, apparaît pourtant comme une excellente occasion de saluer l'auteur d'*Un roi sans divertissement*. On l'y trouvera tel qu'en lui-même, désinvolte, faussement calme, preste au clin d'œil et pourtant attendrissant.

André Major saura être indulgent. Je ne connais pas bien Manosque.

## André Major

La Vie provisoire  
roman



Peut-on jamais guérir les blessures que le temps ouvre en soi? Une œuvre de maturité, un texte prenant d'une remarquable sobriété.



André Major

La Vie provisoire

roman

Boréal

Boréal

Qui m'aime me lise.

240 pages • 19,95 \$

## ROBERT SABATIER

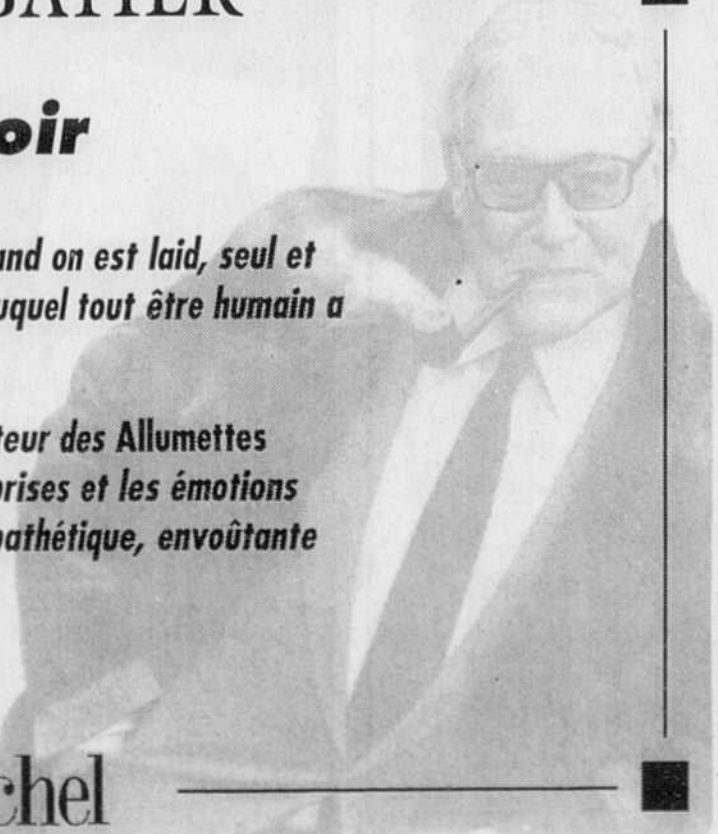
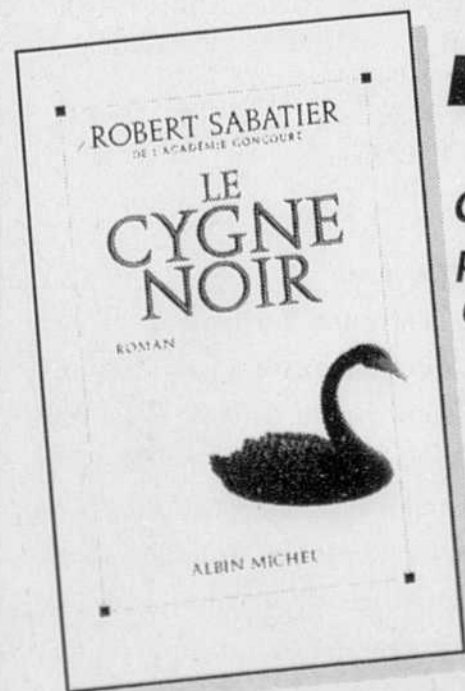
### Le Cygne noir

Comment arriver à vivre quand on est laid, seul et privé du minimum affectif auquel tout être humain a droit?

D'une main de maître, l'auteur des Allumettes suédoises multiplie les surprises et les émotions fortes dans cette histoire pathétique, envoûtante et romantique.

238 pages  
27,95 \$

Albin Michel



# LIVRES

## Pour en finir avec la dictature de l'économisme

CLÉMENT TRUDEL  
LE DEVOIR

Contre l'omniprésence du raisonnement économique qui nous entraîne vers un retour à la barbarie — surtout lorsqu'il est question de maximiser le social —, Albert Jacquard s'est fait pamphlétaire dans son dernier livre: *J'accuse l'économie triomphante* (Calmann-Lévy).

Le discours marchand est profondément inculte, unidimensionnel, renchérit Jacquard en entrevue, prenant ses exemples tant dans le domaine de la santé que dans celui de l'éducation et de la culture: «Il ne faut pas que la culture soit rentable, il ne faut pas mêler culture et performance... Einstein, Debussy n'étaient pas compétitifs.» Le savant qu'il est ne dédaigne pas emprunter à Mai '68 le slogan: «On ne tombe pas amoureux d'un taux de croissance.»

Il va jusqu'à proposer François d'Assise comme un homme dont aurait fort besoin notre fin de siècle; il a rédigé une courte *Vie* de ce saint, à paraître en septembre. Pourquoi le *poverello*? Parce que François «a refusé l'argent, le pouvoir, la violence et qu'il s'est même rendu voir le Sultan en pleine guerre des croisades! Un être à contre-courant, en somme, «qui m'a fasciné et sur lequel j'ai voulu écrire, ayant même l'impression que j'écrivais le même livre (*J'accuse...*) d'une autre manière.»

Jacquard, le calme pédagogue qui sait retenir de jeunes auditoires des heures durant parce qu'il aime partager leur vie, se fait intraitable vis-à-vis d'une discipline qu'il a pourtant exercée une quinzaine d'années avant de se tourner, à 39 ans, vers la génétique. «L'économisme», voilà

l'infâme qui peut mener à une catastrophe comme celle du sang contaminé, dit-il, parce que des médecins ont raisonné en économistes... ils ont eu tort.

L'économisme mène selon lui à l'augmentation vertigineuse des chômeurs, des pauvres et des exclus.

### Inégalités inacceptables

«Vous êtes plus riche que moi? Vous pouvez manger plus de caviar que moi, ça m'est complètement égal. Si vous en déduisez que vous pouvez être mieux soigné que moi ou que vos enfants seront mieux éduqués que les miens, ça ne m'est pas égal... Il y a des domaines où notre mérite ou notre fortune ne doit pas nous permettre un accès plus grand», tranche-t-il.

On connaît le coup de force de la rue du Dragon, à Paris. De luxueux logements y sont inoccupés depuis des années. L'organisme Droit au logement, qui compte dans ses rangs l'abbé Pierre, envahit les lieux le 18 décembre et réussit à installer une soixantaine de familles qui ne sont pas dépourvues de moyens mais qui n'ont pas ce qu'il faut pour payer les prix spéculatifs, dit Jacquard. Le maire de Paris et candidat à la présidence, Jacques Chirac, a depuis réquisitionné quelque 400 logements — comme l'y autorise une loi tombée dans l'oubli depuis de Gaulle — et, le 2 mars, un jugement «nous dit de quitter parce que nous ne sommes pas chez nous, mais nous accordé un délai d'un an et blâme l'Etat de n'avoir pas su faire respecter ce droit au logement». A Paris seulement, les chiffres officiels donnent 117 000 logements vides... tandis que 70 000 familles sont sur les listes d'attente

dit prioritaires. «En 1945, après la guerre, il y avait urgence, on manquait de logements, mais en 1995, il y a urgence parce qu'il y a trop de gens qui ne peuvent s'offrir les logements existants. Comment un travailleur avec femme et enfants, qui gagne l'équivalent de 2000 dollars par mois, peut-il penser assumer un loyer de 1500 \$?»

«La mode de l'économie ultralibérale aidant, écrit-il dans *J'accuse...*, le secteur économique immobilier a été abandonné au raisonnement des économistes intégristes». Des groupes comme Droit au logement «peuvent influencer les tribunaux et contribuer à former toute une société et le jugement rendu début mars est une percée sous cet angle».

Albert Jacquard ne se classe pas parmi les optimistes, mais se dit «volontariste», car «il faut vouloir que ce soit autrement».

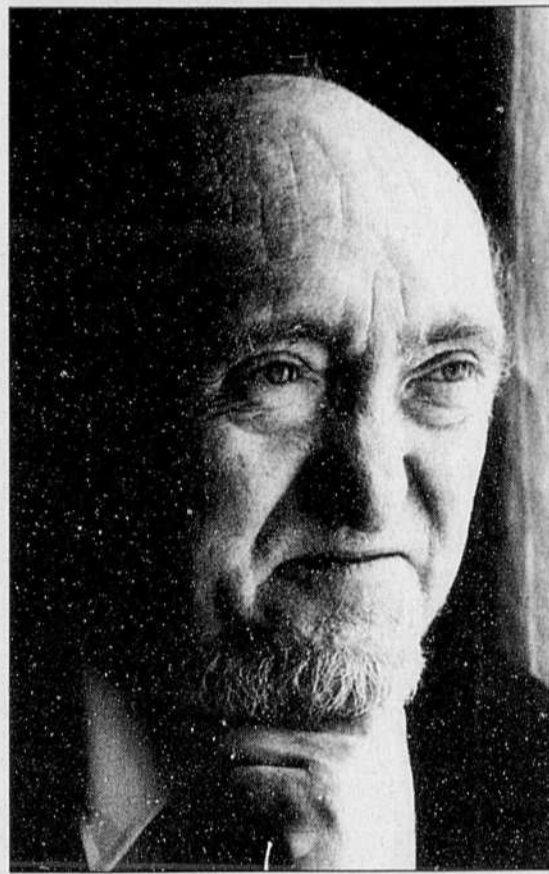
Le mot travail, Jacquard l'accorde à «torture», à «ce qui est asphyxiant». On pense ici à Proudhon à propos du «travailleur enroutiné, hébété, (qui) ne s'échappe plus», mais le même Proudhon n'a-t-il pas écrit: «L'homme qui ne sait pas ou ne peut se servir d'un outil pour travailler est une anomalie, une créature abortive; ce n'est pas un homme?»

### Les vertus du travail

Albert Jacquard n'arrête pas de dire à de jeunes auditoires qu'ils n'ont pas à s'abrutir dans le travail, mais qu'ils ont plutôt à «faire tourner leur cerveau, à développer une activité constructive» dans la vie. Lui ne dit pas qu'un instituteur travaille, mais bien qu'il a une fonction, une occupation. «On ne dit pas le plein travail, mais le plein emploi!»

Les progrès techniques sont tels qu'il y a «de plus en plus de richesses produites qui n'ont pas de valeur... Qu'on le veuille ou pas, les économistes parlent d'une fraction de l'activité humaine qui est de plus en plus faible... Il faut bien remplacer le raisonnement économique par autre chose chaque fois qu'on parle des biens de dignité». Sa proposition, c'est de distinguer les biens éventuellement distribués au mérite des biens distribués en fonction des besoins parce qu'ils concernent la dignité et il évoque tout ce qui peut toucher à la justice, à la santé et à l'éducation.

Si l'on cherche un leitmotiv dans ce pamphlet contre *l'économie triomphante*, le voici: «Il faut que chacun sache qu'il a une place dans la société, qu'il n'est pas de trop.» Cet énoncé est une fois martelé, Jacquard admet (rire en cascade) qu'à peu près toutes les familles politiques fran-



Albert Jacquard, toujours aussi en verve.

çaises le déçoivent quant à la défense de sa conception d'une société non hypnotisée par les chiffres et les statistiques.

Contre la tendance à la consommation à outrance notée en Occident, Jacquard a les accents d'un René Dumont face aux conséquences de la dilapidation des ressources «non renouvelables ou lentement renouvelables» tel le pétrole. L'humanité n'a pas de planète de rechange, clame-t-il en déplorant que 80 % des richesses terrestres ne bénéficient vraiment qu'à 20 % des humains. En fait de richesses lentement renouvelables, il y a les poissons; là-dessus Albert Jacquard est plutôt doux à l'endroit des «gestes de piratage» faits par le Canada qui a arraisonné un chalutier espagnol en dehors de la limite de ses eaux. «C'est un geste posé par le Canada au nom d'une plus grande légitimité», dit-il, soit celle de la sauvegarde des ressources halieutiques.

«Moi-même, ne suis-je pas un peu pirate en me mêlant aux squatters de la rue du Dragon? Mais je le fais au nom de la légitimité supérieure du droit au logement inscrit dans la loi française.»

Jamais cependant Jacquard n'est-il aussi disert (et il l'est!) que lorsqu'il évoque les heures passées en compagnie de jeunes en éveil. Décrocheurs? Il ne connaît pas ce mot. «Je ne suis pas avec eux pour préparer un examen... je parle avec eux de choses qui leur importent», ils sont comme moi persuadés qu'il faut «se construire soi-même» en cherchant des réponses.

D'un auditoire de 300 lycéens à Paris, par exemple, Jacquard fut surpris d'entendre des rires quand un adolescent lui posa «une question fort intelligente». On lui expliqua par la suite que ce jeune était un peu le souffre-douleur de l'école, celui dont on disait qu'il ne savait pas s'exprimer. L'élève avait donc mûri une question qui lui tenait à cœur et l'étincelle avait jailli! Voilà sans doute pourquoi il est facile de remplir un auditorium quand s'annonce celui qui va répétant qu'une idole nouvelle est apparue, l'économie, et qu'il vaut la peine de s'y attaquer. Pour sauver l'humanité. Pour donner une chance à l'humanisme... et à la solidarité, malgré les modes qui ont nom réalisme ou thatcherisme.

### ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Objectif 2020

Le Groupe de Lisbonne réinvente le monde

LIMITES À LA COMPÉTITIVITÉ  
(VERS UN NOUVEAU CONTRAT MONDIAL)  
Groupe de Lisbonne  
Boréal, 230 pages



ROBERT SALETTI

Attention, attention, si la tendance s'ase maintient, le monde sera bientôt gouverné par des réseaux privés d'entreprises apatrides qui créeront de nouvelles formes de légitimité, d'autorité et de contrôle politiques qui auront très peu à voir avec ce que nous avons l'habitude de désigner sous le nom de démocratie.

Non, ce n'est pas Bernard Deroche qui parle, c'est quelqu'un qui croit qu'il faut agir pour contrer cette dégénérescence anticipée de nos mœurs politiques et qui nous donne un quart de siècle pour le faire. Comment? Par l'institution d'ici l'an 2020 d'une Assemblée mondiale des citoyens.

Non, «Objectif 2020» n'est pas le sujet du dernier film de Stanley Kubrick, c'est l'une des propositions concrètes concoctées par un séminaire d'experts vivant au Japon, en Europe de l'Ouest et en Amérique du Nord, issus du milieu des affaires, d'organismes gouvernementaux et internationaux ainsi que de la communauté universitaire et appuyés financièrement par différentes fondations, portugaise, espagnole, italienne, japonaise, suisse etc... québécoise. Mais s'agit-il d'un ordre, d'une secte, d'une cellule, d'une coterie, d'une ligue, d'une association de bienfaisance? Non, il s'agit du Groupe de Lisbonne.

Si cela ne vous dit rien, vous êtes au même point que votre humble serviteur avant la parution de cet essai dont le sous-titre (*Vers un nouveau contrat mondial*) séduit au moins autant que le titre (*Limites à la compétitivité*). Essai qui se veut une sorte de manifeste, puisque c'est la première publication du Groupe et qu'il a une nette dimension prospective, voire utopique. Le Groupe est dirigé par Riccardo Petrella, le directeur du programme FAST à la Commission de l'Union européenne (FAST pour Forecasting and Assessment in Science and Technology, puisque vous y tenez) dont on dit — ou qui dit — dans l'introduction qu'il a été le rédacteur principal, sinon tout court, de ce livre «programmatique».

### Contribution québécoise

Parmi ses 18 autres membres, qui proviennent tous de la triade bienheureuse (Japon, Amérique du Nord et Europe de l'Ouest), figurent deux chercheurs québécois bien connus, Pierre Marc Johnson et Daniel Latouche, ce qui explique que la traduction de ce qui a d'abord été connu en portugais, en italien et en néerlandais soit réalisée ici et ait été financée par le ministère des Relations internationales du présent gouvernement.

*Limites à la compétitivité* est d'abord une analyse du phénomène de la mondialisation. On parle abondamment de la mondialisation de l'économie, mais le Groupe fait ressortir le fait que la mondialisation est en fait celle, plus large, des «affaires humaines», celle de l'information et des communications bien sûr (les manes de McLuhan) mais également celles de la démocratie politique (processus de décolonisation, chute du bloc communiste), des transports (55 000 avions dans le ciel tous les jours) et des problèmes liés à la démographie et à

l'écologie, par exemple. Nous assistons en fait à la naissance d'une société civile planétaire, un phénomène dont on ne mesure pas encore toute la portée mais qui doit permettre de repenser un monde autrement livré pieds et poings liés aux effets de la libre concurrence économique.

Mais il n'est pas question pour le Groupe de nier le capitalisme, simplement d'en mater les excès sauvages. Pareillement, le rôle des États-nations doit être redéfini: «Identifier à des fins économiques pays et nation n'est plus souvent qu'une convention de langage», nous prévient-on dans un style qui a quelquefois les accents de rectitude politique des grands sommets internationaux, quand tout est sur la table et que les convives n'ont pas d'ustensiles.

C'est ainsi que le Groupe, statistiques à l'appui, touche à tous les problèmes cruciaux de cette fin de siècle, de l'économie de l'État-providence au large des pays en voie de développement en passant par l'effritement irréversible de la situation de l'emploi, question de souligner à grands traits leur interdépendance.

Ce que propose le Groupe aux convives du monde entier, c'est rien de moins qu'un nouveau menu, aussi restreint que costaud. Un menu dont les plats principaux sont les suivants: les besoins de base (par la suppression des inégalités), la démocratie (par un système de gouvernance mondiale), la culture (par la tolérance et le dialogue entre les cultures) et l'écologie (par la mise en œuvre du développement durable).

Appétits d'oiseau s'abstenir. À la base de ce menu on trouve même des ingrédients précis, comme approvisionnement en eau deux milliards de personnes ou fournir un logement à 1,5 milliard de sans-abri (c'est l'abbé Pierre qui va saliver). Ou alors tenir, avant 2020, des états généraux qui regrouperaient des parlementaires, des représentants municipaux, des décideurs issus des grandes multinationales et des représentants de la grande société civile telles l'Aministie internationale, la Croix-Rouge, la Commission internationale des juristes, la Fédération internationale des chrétiens pour l'abolition de la torture et autres organisations non gouvernementales. Personnellement, je convierais également Brigitte Bardot, mais cela n'engage que moi.

Comme on le constate, non seulement le menu est substantiel mais la table est haute. On ne pourra pas accuser le Groupe de Lisbonne de lésiner sur la tâche à accomplir. Jamais le mot «concertation» n'aura paru aussi appétissant. Une question chichote toutefois votre affamé serviteur. Le Groupe ne nous dit pas si les débats du futur parlement mondial se tiendront en anglais, en espéranto ou dans la langue de Michel Tremblay.



Université de Montréal  
Faculté des arts et des sciences

### Améliorez votre français écrit

#### Cours sur mesure

à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription : 30 avril 1995

Pour recevoir le dépliant d'information, appeler au (514) 343-7393 ou remplir la formule ci-dessous et la retourner à :

#### Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)

Université de Montréal, C.P. 6128, succursale Centre-ville, Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

Code postal

(0549)

## 'Hexagone La littérature d'abord

### UN PREMIER CD



Jean Charlebois et Jeanne Landry

#### POÈMES DE JEAN CHARLEBOIS MIS EN MUSIQUE PAR JEANNE LANDRY

Chantés par Jean-François Lapointe, baryton  
Récités par Guy Nadon, comédien  
Jeanne Landry au piano, Bridget MacRae au violoncelle

«Je suis de ceux qui croient que la musique et la poésie sont infiniment compatibles, comme le cœur et le corps dans l'être rassemblé.»

- Jeanne Landry

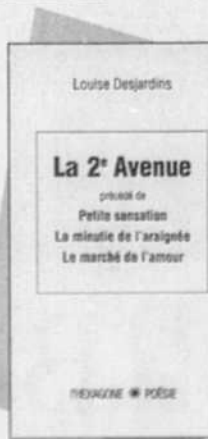
Lancement de COEURPS sur les ondes de la SRC Radio FM le mercredi 1er mars à 16 heures à l'émission «L'embarquement-animé par Myra Cree»

### AUTRES TITRES EN POÉSIE

LOUISE DESJARDINS  
LA 2<sup>e</sup> AVENUE  
160 pages 16,95\$

MARGARET ATWOOD  
POLITIQUE DE POUVOIR  
Traduction de Louise Desjardins  
160 pages 18,95\$

FERNAND OUELLETTE  
LE SOLEIL SOUS LA MORT  
Collection TYPO  
112 pages 10,95\$



COEURPS CD  
HEX-101  
en collaboration avec  
la SRC Radio FM  
61 min., 24 sec.  
19,95\$



COEURPS  
le livre  
176 pages  
16,95\$

CHRISTIAN MISTRAL

# PAPIER MÂCHÉ ET CARTON-PÂTE

DEUX LIVRES EN UN

Ca joue dur, boulevard de l'écriture, à déjouer les noeuds de l'angoisse, et l'ordinaire a souvent saveur de vinaigre, malgré l'amour, malgré l'alcool. Christian Mistral n'a pas honte des émotions et il n'hésite pas à nous les faire partager dans ces deux «anti-romans». Se pourrait-il que la proximité du bonheur puisse engendrer le bonheur?

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

# LIVRES

## Un roman artiste et critique

CHOSSES CRUES

Lise Bissonnette, Boréal, 1995  
138 pages



JACQUES ALLARD

L'art est un thème capital du roman contemporain. Et très souvent, les arts plastiques, surtout la peinture dont l'art narratif demeure complice, quoique le romancier ne dise plus guère, comme Zola dans sa préface de *L'Assommoir*: «J'ai voulu peindre...». Pourquoi cette récurrence au fil des parutions? Est-ce à cause de cette fonction accrue de regarder que se donne le romancier d'aujourd'hui (auparavant plus descripteur)?

Le deuxième roman de Lise Bissonnette s'inscrit dans ce regard artiste, non à partir du point de vue du créateur (comme dans *Homme invisible à la fenêtre* de Monique Proulx), mais à travers l'œil de la critique, en mêlant croyance et crudité, selon l'ambiguïté lapidaire du titre. Parfois voyeur (entendre: jouisseur de la vue, au sens naturaliste), ce roman est finalement toiseur, si l'on peut dire, comme il est sans doute de mise quand on met en scène la critique.

De fait, un sévère procès y est mené: celui de la naïveté de notre société où triompheraient les parvenus du savoir, répétiteurs plutôt qu'inventeurs. D'où la crudité (le naturel et le rude) nécessaire pour éraiser la croyance. Précisément: la fausse représentation (tous sens confondus) qui, dans le monde réel, a l'avenir pour elle. L'installation même de la référence (l'autorité intellectuelle). Et toc! pour les copieurs et autres faussaires de la pensée ou de la vie: une infection mortelle les guette.

Autant de choses crues, en effet, qui heurteront qui sait lire. Voyez l'histoire que la stratégie du récit découpe fort habilement. Avant de mourir du sida, le bien nommé François Dubeau, célèbre critique et historien de l'art ayant son centre de recherche à l'Université du Québec à Montréal, prépare deux écrits: un ultime article

pour la revue qu'il a fondée, *Parallèle* (revue de l'installation comme l'a été au Québec *Parachute*) et une lettre à la femme aimée qu'il demandera à sa mère de lire aux amis réunis chez lui après les funérailles.

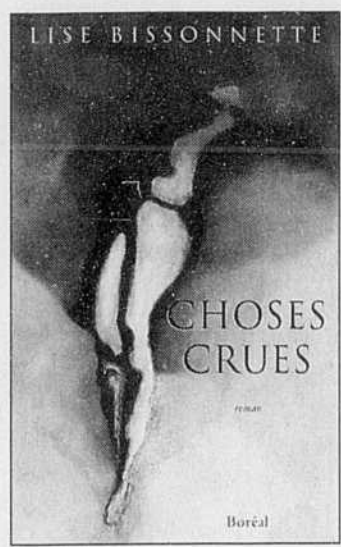
Le premier écrit sera un ultime fumisterie, Dubeau inventant un artiste mexicain, moine porté sur les femmes et présumé théoricien avant l'heure (au XVII<sup>e</sup> siècle) de l'installation. Cela se verrait dans son Christ crucifié de Santo Domingo (Mexique) et dans ses cahiers soi-disant retrouvés par le critique. Cette invention savante se veut une sorte de monument dérisoire érigé en l'honneur de l'inexistence qui semble avoir été le mal intime de François Dubeau. Une insignifiance ontologique qu'il aurait pendant sa vie cultivée comme une sorte d'idéal, au moins jusqu'à sa rencontre avec Marie (celle du premier roman de Lise Bissonnette, *Marie suivait l'été*, paru en 1992).

Le second écrit, la lettre, prendra le contre-pied de la tromperie: lui, si connu pour ses liaisons homosexuelles, dévoilera ce grand amour porté à Marie, aussi nommée Vitaline. On apprendra qu'il doit même ses idées et sa notoriété à un célèbre théoricien italien dont il est devenu opportunément l'amant dès le début de sa carrière québécoise. L'on saura aussi que c'est par pitié qu'il le retrouve dix ans plus tard, attrappant le fameux virus dont on commençait à peine de parler. Mais le hic de son opération vérité: la mère sera la seule à connaître cette

lettre. François restera connu dans son mensonge seulement.

C'est sur ce canevas que Lise Bissonnette brosse superbement six chapitres aux allusions d'époque (1960-1980) aussi succinctes qu'efficaces. Il y a d'abord le cynisme de Dubeau sidéen, imaginant à Mexico son canular, désacralisant tout ce qu'il touche (par exemple, la jambe gauche du crucifié lui donnera envie d'une femme). Puis (deuxième chapitre), les funérailles religieuses qu'il a programmées. Entre autres détails, on y verra «l'abbé des arts», si habile à parler aux croyants, et le député-critique de la Culture allant s'asseoir avec l'équipe de la revue «ostensiblement isolée dans un bas-côté» de l'église d'Outremont. Et, à la sortie, la provocation du *Kanon* de Pachelbel, la «vulgarité d'époque» que le mort a fait servir aux vivants.

Même les œuvres d'art de son appartement de la rue Rockland (troisième chapitre) disent le côté parvenu sinon le mauvais goût du grand critique, à l'exception du Betty Goodwin (*Il y a certainement quelqu'un qui m'a tuée*, toile du Musée des beaux-arts de Montréal reproduite en cou-



verture du premier roman).

Tous ces détails, souvent cruels dans la représentation raccourcie qui est donnée des lieux et acteurs, font du critique (vaguement inspiré de René Payant) un personnage plus curieux que sympathique. Mais le long chapitre quatrième (les deux tiers du roman) où il écrit à sa Vitalie permet d'entrer dans la triste vie que l'environnement social a fini par lui tisser comme un piège. Quand l'on constate que même les femmes de sa vie, mère et amante, s'accrochent de sa fausseté, on comprend mieux les faiblesses du pseudo-chercheur. Si ce fils d'un mécanicien de passage a pu s'extraire de sa rue de Mentana, ce n'était

que pour arriver à la conscience de son inanité.

C'est avec cette petite tragédie de l'époque que dessine le stylo aigu de l'auteur. Moins distante que dans le premier roman, mais toujours avec des formules ramassées, la narration reste hiératique, souvent belle, mais plus brutale qu'émue. Raide. On le voit peut-être dans l'évocation des amours homosexuelles dont la crudité a plus de relief que la tendresse hétérosexuelle.

Supérieur au premier roman, *Choses crues* est aussi l'un des plus riches de la saison. Il confirme (ce qui ne va pas de soi avec un deuxième titre) que la directrice du *Devoir* est un écrivain à suivre. La maîtrise du ré-

cit, la force comprimée de l'expression, tout, dans le regard de ce roman artiste et critique, annonce le déploiement d'un monde, l'œuvre en marche.

ACHÈTE ET VEND AU MEILLEUR PRIX

## L'ÉCHANGE

DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD, ITEMS RARES ET DE COLLECTION

3694 St-Denis, Montréal Métro Sherbrooke 849-1913

CHOIX ET QUALITÉ

713 Mont-Royal Est, Mtl Métro Mont-Royal 523-6389

## Le deuxième roman de Lise Bissonnette



Un portrait décapant du milieu des arts à travers le destin d'un être pris au piège de l'imposture. Un roman au climat trouble et envoûtant qui confirme le talent de la romancière.

«M<sup>me</sup> Bissonnette a abordé ce thème très classique du mensonge... avec une terrible lucidité.»

Réginald Martel, *La Presse*

LISE BISSONNETTE

## CHOSSES CRUES

roman

Boréal

144 pages • 16,95 \$

**Boréal**

Qui m'aime me lise.

### LITTÉRATURE JEUNESSE

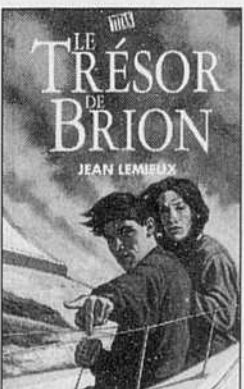
## De la trempe des grands classiques

LE TRÉSOR DE BRION

Jean Lemieux  
Québec/Amérique, collection Titan  
388 pages.

GISÈLE DESROCHES

Qui n'a pas rêvé, enfant, de découvrir un trésor? De devenir subitement riche, objet d'éloges et d'admiration? Aventures grandioses sur les sept mers, affrontements terribles contre des brigands ou des pirates et triomphe assuré au retour de périlleuses expéditions: tel est le menu des héros. Les romans d'aventure destinés aux jeunes proposent un genre de satisfaction, mais rarement avec un tel bonheur que le dernier-né de Jean Lemieux: *Le Trésor de Brion*.



Brion: petite île à cinq lieues à l'ouest des îles de la Madeleine, ainsi nommée en l'honneur de Chabot de Brion, amiral de France. Guillaume, 17 ans, lors d'une plongée à la pêche aux moules, découvre une petite croix ancienne, gravée de signes qui semblent autant d'indices de la présence d'un trésor. Avec la complicité de son ami Jean-Denis et de la belle Aude, son amour de l'été dernier, il se lance témérairement à l'assaut de l'énigme, serré de près par un chercheur américain sans scrupule

qui n'hésitera pas à l'intimider, ni à vandaliser son campement, après avoir offert de racheter, comme il se doit, la croix à un prix dérisoire.

Tous les ingrédients d'une grande aventure classique y sont: héros, quête, obstacles, amour, amitié, rêves de gloire et de fortune, astuce, courage et détermination. Les personnages, actuels et bien ancrés dans la vie des îles, rajeunissent cependant le cadre et le personnage. La découverte du trésor est rouverte d'obstacles tout à fait crédibles et reliés à la vie actuelle. Il fallait s'attendre qu'une découverte aussi inespérée déclenche aussitôt la cupidité du chercheur américain en stage au musée. Tourmenté par le départ subit de sa mère, Guillaume entretient des rapports grinçants avec son père qui auront des répercussions sur les événements. Le retour d'Aude après un an de séparation, ne s'avère pas tout à fait conforme au rêve et des ajustements là aussi seront nécessaires. A travers le va-et-vient des touristes et la fumée des cafés, les jeunes sont bien intégrés à leur époque, imprégnés de préoccupations contemporaines et les lecteurs ne manqueront pas de s'y reconnaître.

L'auteur ne perd pas une chance d'enflammer l'imagination des lecteurs en soulevant des hypothèses

gratifiantes qui entretiennent l'espoir, le rêve. L'action est constante, passionnante et se développe selon une trame logique et systématique, jusqu'au moment où les jeunes flairent l'or d'un peu trop près. Les méchants sortent alors leurs griffes et les malheurs s'accumulent sur les jeunes naüfs. Mais comme le suspense gagne en intensité ce que le réalisme perd en crédibilité, on a envie d'acheter tout ce qui est proposé, on est sous le charme, on n'a plus envie que d'une chose: y croire. Et c'est une force de ce roman: donner raison à ceux qui croient en quelque chose. La foi de Guillaume et ses rêves de trésor auront raison contre tous ceux que le réalisme a éteint.

La couleur des îles

L'écriture est coulante, enrichie d'observations pittoresques et de réflexions pertinentes, semée d'expressions des îles (un petit lexique apporte quelque lumière supplémentaire), la vie des pêcheurs et des gens de la place transparaisant en toile de fond. Les personnages de Bathilde, d'une solidité à toute épreuve, celui du curé, l'érudit, celui du père dépassé par le départ de sa femme, sont consistants, très actuels et attachants. C'est une belle histoire envoûtante, qui nous soulève et nous fait vibrer, de la trempe des grands classiques. Traversé par le souffle très actuel des îles et baigné de vagues et de voiles, c'est une épopée comme il s'en fait peu, un roman d'aventure à l'ancienne, servi à la moderne.

PLUME LATRAVERSE

## STRIBOULE

Ce roman, qui est une véritable cour des miracles, est également une réflexion hilarante sur la littérature et ceux qui la fréquentent.

«Grâce à son extraordinaire inventivité verbale, l'écrivain s'arrache sans cesse à la pesanteur des choses. Son baroque à quelque chose de... classique, de rigoureux (...). Quand M. Latraverse s'attaque à la langue française pour lui faire sortir tout son jus, ce n'est pas un pétard mouillé.»

Réginald Martel, *La Presse*.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

## LOGIQUES

### Le nouveau roman de Denis Monette!

Denis Monette

Les Bouquets de Noces  
Denis Monette  
600 pages • 22,95 \$

Après un quatrième mariage, Victoire Desmeules trouvera-t-elle le bonheur qui fuit depuis toujours? Avec ce nouveau roman, Denis Monette nous plonge dans la vie d'une femme partagée entre l'amour et la haine, l'ambition et le désespoir.

### Au travail, pas de place pour les bébés!

Brian DesRoches

NE PRENEZ PAS VOTRE PATRON POUR VOTRE MÈRE

BÂTIR L'AUTONOMIE, LE RESPECT ET LE SUCCÈS AU TRAVAIL

Les Éditions LOGIQUES

Ne prenez pas votre patron pour votre mère

Brian DesRoches  
320 pages • 18,95 \$

On ne règle pas les conflits au travail en se comportant comme des enfants. Il faut s'affranchir des rôles d'opresseur, de victime, de rebelle ou de martyr qui reproduisent les comportements familiaux. Voici comment reprendre goût au travail et bâtir l'autonomie, le respect et le succès.

### Savez-vous utiliser un dictionnaire?

L'INTELLIGENCE DU PETIT ROBERT

Christine Veyrat

360 pages • reliure «mains libres» • 34,95 \$

Le Petit Robert n'est pas qu'une simple liste de mots. Ce dictionnaire contient des ressources insoupçonnées qui permettent de comprendre l'intelligence de la langue française.

### Des dictionnaires logiques!

LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DES EXPRESSIONS QUÉBÉCOISES

LE DICTIONNAIRE PRATIQUE DE L'ÉCRITURE

LOGIQUES

### Le Dictionnaire pratique des expressions québécoises

A. Dugas et B. Soucy

320 pages • reliure rigide • 34,95 \$

«Le français vert et bleu a gagné ses lettres de noblesse!»

Jean-Claude Rivard, *Le Soleil*

### Le Dictionnaire pratique de l'éditique

P. Pupier et A. Gagnon

180 pages • reliure rigide • 24,95 \$

Le premier dictionnaire bilingue qui présente tous les termes utilisés en édition électronique.

Les Éditions LOGIQUES  
Tél.: (514) 933-2225  
Fax: (514) 933-2182

# LIVRES

## La genèse du système de santé

LA CROIX ET LE SCALPEL  
Histoire des Augustines et de l'Hôtel-Dieu de Québec  
Tome II: 1892-1989  
François Rousseau  
Les Éditions du Septentrion  
1994, 488 pages

CLAUDE TURCOTTE  
LE DEVOIR

Au moment où le gouvernement du Québec amorce une vaste consultation dans les milieux hospitaliers et universitaires en vue d'en arriver à une meilleure coordination des ressources et des moyens, aussi bien en recherche médicale que dans les services à la population, l'ouvrage de François Rousseau arrive à point nommé pour stimuler la réflexion et rappeler l'histoire du réseau hospitalier québécois.

Et même davantage, car *La Croix et le Scalpel* est aussi l'histoire d'une poignée de religieuses que le destin a conduites à Québec, 31 ans seulement après la fondation de cette ville par Champlain. Marie-Madeleine de Vignerot, nièce de Richelieu, l'homme fort du gouvernement de Louis XIII, fut l'instigatrice de la venue des Augustines pour fonder un hôpital à Québec, le premier en fait en Amérique au nord du Mexique.

François Rousseau est une autorité dans l'univers de la santé au Québec. Il a publié en 1983 sa thèse de doctorat sur le régime des malades à l'Hôtel-Dieu, ce qui lui a valu divers honneurs. Puis, en 1989, il publiait le premier tome de l'histoire des Augustines et de leur hôpital, couvrant ainsi la période 1639-1892. Il s'agit d'un ouvrage de 456 pages. Le second tome en compte 492, en incluant une centaine de pages de notes détaillées et d'une imposante bibliographie, qui ne trahissent en aucune façon la méthodologie de ses recherches doctorales.

Si les experts y trouvent satisfaction, il en est de même pour tous ceux qui manifestent un intérêt pour l'histoire de la médecine, des communautés religieuses, de l'évolution de nos hôpitaux et des relations entre les divers pouvoirs, celui des médecins, qui n'est pas toujours d'accord avec celui des religieuses, lesquelles furent longtemps patronnes et propriétaires des hôpitaux.

Cela aboutit inévitablement au pouvoir politique. Le gouvernement a mis son nez dans la santé assez tôt, en 1921, par une loi d'assistance publique présentée par le premier ministre Alexandre Taschereau, ce qui mettait déjà la puce à l'oreille aux communautés religieuses et provoquait une riposte farouche de nul autre que Henri Bourassa, directeur du *Devoir*, qui voyait dans cette loi une menace à la liberté religieuse et à celle de ses institutions.

En somme, cet ouvrage présente une genèse substantielle de notre système de santé actuel. M. Rousseau écrit ceci: «Si la rapidité des bouleversements survenus après 1960 a fortement marqué l'imaginaire collectif, au point de les faire apparaître comme révolutionnaires, les prémices de ces changements plongent pourtant leurs racines dans un passé qui remonte parfois aussi loin qu'au tournant du siècle, notamment lorsque les questions sociales ont commencé à se transformer en problèmes de gestion et que la santé comme l'éducation sont devenues des enjeux du développement économique des collectivités.»

L'auteur, peut-on dire, suit l'histoire à la trace. «L'histoire continue pourtant. A cet égard, le réseau hospitalier et en particulier les hôpitaux universitaires sont peut-être à la veille de profonds changements, qui tourneront une page d'histoire», écrivait-il dans les derniers mois de 1994. Le ministre de la Santé du Québec vient tout juste de confirmer la véracité de cette prédiction.

## Marcher dans sa mémoire

QUI A PEUR  
D'ALEXANDER LOWEN?  
Édith Fournier  
Les Éditions de l'Homme  
272 pages

RENÉE ROWAN

Ce livre est le récit d'un voyage à travers le monde avec Alexander Lowen, le fondateur de l'analyse bioénergétique, une approche qui a révolutionné la psychothérapie contemporaine en intégrant le travail corporel à l'analyse psychique. Il est aussi, et surtout, le récit du voyage intérieur d'une thérapeute en elle-même. Un récit honnête, d'une grande densité, d'un intérêt soutenu et bien écrit, d'une ferveur qui ne se dément jamais.

«Écrire, j'aime ça», confie cette femme toute menue, très vivante qui, parvenue au milieu de la vie, a décidé de marcher dans sa mémoire, de rouvrir les vieilles blessures, de découvrir ce que coûte sa propre vérité. «J'ai beaucoup travaillé ce livre, j'ai eu du plaisir à l'écrire... j'ai vécu des moments de grâce, de création et de révélation de soi», confie-t-elle au cours d'une entrevue accordée au *Devoir*.

Edith Fournier est professeure titulaire au département de psychopédagogie et d'andragogie de la fa-

culté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal. Psychologue-psychothérapeute, analyste bioénergétique en pratique privée, elle a déjà publié *La Mère d'Edith*, un récit relatant la mort de sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, et, en collaboration avec le cinéaste Michel Moreau, son complice et compagnon de vie, *Une naissance approuvée*.

Elle se réjouit quand les gens lui disent que son livre se lit comme un roman: «C'est précisément ce que je voulais. Je ne sais écrire que des histoires... ce que j'aime, c'est de raconter et être accessible à tout le monde, c'est important pour moi. Avec toute mon expérience en enseignement et en thérapie, je suis convaincue que le témoignage est une locomotive terrible. Je suis certaine que le lecteur retire quelque chose de mon livre.»

Durant trois ans, à la fin des années 1990, le Dr Lowen, maintenant âgé de 84 ans, a été son thérapeute. Régulièrement, elle a traversé la frontière pour aller le rencontrer chez lui, dans sa maison à flanc de coteau, un peu en dehors de New Canaan. Pourquoi cette démarche, pourquoi à ce moment-là?

«Parce que j'avais le sentiment de m'être battue contre moi-même trop longtemps... l'essentiel était menacé. Je sentais que vivre était devenu survivre. Physiquement,



rien n'allait plus: j'avais des migraines, des infections à répétition, une histoire d'antibiotiques épouvantable.» Aujourd'hui, poursuit-elle, tout cela est du passé, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a plus de souffrance ni d'angoisse. «J'ai maintenant l'audace de vivre... Je sais ce que je veux faire, ce que je ne veux pas faire, ce qui ne signifie pas qu'à certains moments je ne ferai pas de choses difficiles, douloureuses, mais ce sera mon choix. Ce qui a changé, c'est que je peux rester ouverte dans la souffrance, que je ne me clôture plus à l'intérieur de moi, que je n'éleve plus de barricades.» Dans son livre, elle écrit: «Je me sens libre, comme une montgolfière qui a rompu ses amarres et dont plus rien ne freine l'envol.»

De septembre 1991 à mai 1992, Edith Fournier s'est offert «le luxe de regarder en coulisse Lowen travailler les corps et les âmes [...] j'ai voulu savoir ce qu'il a fait avec moi, comment il l'a fait, comment il le fait avec les autres. J'ai eu le sentiment de prendre l'un des plus grands risques de ma vie.»

Le Dr Lowen a écrit plusieurs livres sur l'analyse bioénergétique: il y expose les grands principes de la théorie, quelques exercices, des réflexions sur des grands thèmes sensibles de notre société moderne. Mais jamais, note Edith Fournier, il n'a décrit son travail et personne, à ce jour, n'a écrit sur l'homme.

Carnet de notes en poche et magnétophone à la main, elle l'a donc accompagné dans les sessions de groupe qu'il a animées à travers le monde pour recueillir les exemples significatifs de son geste thérapeutique.

«Je saurai bien assez tôt qu'on n'apprend pas grand-chose de Lowen en actionnant un magnétophone ni même en discutant avec lui, écrit-elle. Apprendre de lui, c'est avant tout se replonger en soi, partir à la délivrance de soi-même, processus avec lequel je pensais, moi, en avoir fini. Je sais maintenant que c'est le propre des choses inachevées que de prétendre à leur fin.»

Oui, elle a eu peur de Lowen, un petit homme puissant, de commerce agréable, remarquablement gentil, volontaire à ses heures, incontournable, un «homme de vérité crue». Elle a osé affronter le grand thérapeute, elle l'a défié, à certains moments elle l'a même dénoncé, accablé, «mais jamais nous n'avons rompu le contact. De tout ce remue-ménage est née une relation plus pure et plus vraie.»

Pour elle, il n'aurait jamais été question de publier ce livre sans le lui présenter d'abord. Le pire s'est produit. Lowen a été déçu et il ne l'a pas caché. Il s'attendait à autre chose et il le lui a écrit: «Ce livre ne porte pas sur l'analyse bioénergétique ni sur moi. C'est l'histoire de TON "safari" et de TA croissance. Je crois qu'il devait réellement en être ainsi [...] et plus tard, au cours d'une conversation, il ajoutait: «Tu as suivi TA voie. Il n'y a que cela d'important. Alors, va de l'avant.»

Sa relation avec Lowen s'en est trouvée renforcée: «Je me suis sentie infiniment respectée, comme une personne unique, différente de lui.» L'audace de vivre, c'est aussi risquer, ce qu'elle a choisi de faire.



Le thérapeute Alexander Lowen et Edith Fournier.

# grand concours

## Sous la couverture

LE DEVOIR

### Courez la chance de gagner:

### 1<sup>er</sup> prix

Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de **swissair+**

### 2<sup>e</sup> prix

Deux bons d'achats: **1000\$ Chez Champigny** et **1000\$ Chez RENAUD-BRAY**

**aussi** Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission\*... et un abonnement à la revue littéraire

### 3<sup>e</sup> prix

La collection complète des œuvres de la Bibliothèque du Nouveau Monde

**BNM**

Lettres québécoises  
la revue de l'actualité littéraire

Gagnant du 16 mars 1995: Madame Micheline Nadeau de Tewkesbury

Gracieuseté de la librairie de la semaine: Librairie Garneau Place Montréal Trust Montréal

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à: **Concours Sous la couverture - Le Devoir** a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC.

**SRC** **Télévision** **LE DEVOIR**

## BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ **Librairie Trillium inc.**

### ROMANS QUÉBÉCOIS

1. CHOSSES CRUES, Lise Bissonnette - éd. Boréal
2. AURÉLIE, CLARA, MADEMOISELLE ET LE LIEUTENANT ANGLAIS, Anne Hébert - éd. Seuil
3. LE COLLECTIONNEUR, Chrystine Brouillet - éd. La Courte Echelle
4. LE FLEUVE, Jean O'Neil - éd. Libre Expression
5. LE DIEU DANSANT, Yolande Villemare - éd. Hexagone

### ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LIMITES À LA COMPÉTITIVITÉ, Groupe de Lisbonne - éd. Boréal
2. LE QUÉBEC ME TUE, Hélène Jutras - éd. Les Intouchables
3. NOS HOMMES, Denise Bombardier - éd. Seuil
4. LE MAL CANADIEN, André Burelle - éd. Fides
2. RAISONS COMMUNES, Fernand Dumont - éd. Boréal

### ROMANS ÉTRANGERS

1. LA LENTEUR, Milos Kundera - éd. Gallimard
2. DE L'AMOUR ET AUTRES DÉMONS, Gabriel Garcia Marquez - éd. Grasset
3. L'ANNEAU DU PÊCHEUR, Jean Raspail - éd. Albin Michel
4. LE PREMIER AMOUR ET TOUJOURS LE DERNIER, Tahar Ben Jelloun - éd. Seuil
5. LA JURÉE, Georges Dawes Green - éd. Seuil

### ESSAIS ÉTRANGERS

1. L'ÉCRITURE OÙ LA VIE, Jorge Semprun - éd. Gallimard
2. LE ROI LIBRE, HENRY IV, François Bayrou - éd. Flammarion
3. J'ACCUSE L'ÉCONOMIE TRIOMPHANTE, Albert Jacquard, - éd. Calmann-Lévy
4. L'IVRESSE DÉMOCRATIQUE, Alain Minc - éd. Gallimard
5. LE PASSÉ D'UNE ILLUSION, François Furet - éd. Robert Laffont / Calmann-Lévy

### LIVRE JEUNESSE

1. IL ÉTAIT UNE FOIS LE CINÉMA, (Les racines du savoir) - éd. Gallimard Jeunesse

### LIVRE PRATIQUE

1. LES PINARDISES, Daniel Pinard - éd. Boréal

### COUP DE COEUR

2. DE L'AMOUR ET AUTRES DÉMONS, Gabriel Garcia Marquez - éd. Grasset

321, rue Dalhousie, Ottawa K1N 7G1 (613) 241-6999

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

## LA COLLECTION «LES ENTRETIENS DU DEVOIR»

Presse de l'Université du Québec

Chacun des titres de cette collection sera une fenêtre sur les idées et les débats de l'heure dans la société contemporaine. La collection «Les entretiens du Devoir» publiée aux Presses de l'Université du Québec, sous la direction de Normand Baillargeon, vous invite à une réflexion critique sur des enjeux importants.

En vente chez votre libraire ou à l'adresse suivante

Distribution Univers, 845, rue Marie-Victorin Saint-Nicolas (Québec) G0S 3L0  
Téléphone (418) 831-7474, 1-800-859-7474  
Télécopieur (418) 831-4021

**AFFAIRES ET ÉCONOMIE**

**ARTS ET LITTÉRATURE**

**SCIENCES HUMAINES ET PHILOSOPHIE**

**SOCIÉTÉ ET AFFAIRES SOCIALES**

# LIVRES

LA VITRINE DU LIVRE

## LA BATAILLE DU QUÉBEC

DEUXIÈME ÉPISODE: LES ÉLECTIONS QUÉBÉCOISES DE 1994  
Denis Monière — Jean H. Guay  
Fides, 272 pages, 22,95 \$

Comment Jacques Parizeau et le Parti québécois sont-ils parvenus à prendre le pouvoir à l'automne 1994? Denis Monière, professeur de science politique à l'Université de Montréal, et Jean H. Guay, professeur de science politique et spécialiste en méthodologie rattaché à l'Université de Sherbrooke, examinent à la loupe toutes les facettes de la campagne électorale qui a mené à la victoire du PQ. Comme ils l'avaient fait à l'occasion des élections fédérales de 1993, les universitaires examinent les stratégies déployées par les partis, les programmes, les arguments utilisés, les campagnes publicitaires, la couverture médiatique et les variables explicatives du vote. Le débat télévisé entre Daniel Johnson et Jacques Parizeau, le premier du genre depuis plus de 30 ans, fait l'objet d'une analyse extrêmement rigoureuse.

## LA BATAILLE DU QUÉBEC



Deuxième épisode: les élections québécoises de 1994  
DENIS MONIÈRE — JEAN H. GUAY

FIDES

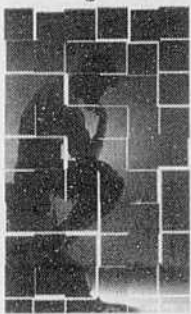
## LE CRÉPUSCULE DE LA CULTURE FRANÇAISE?

Jean-Marie Domenach  
Plon, 210 pages

Le livre de Jean-Marie Domenach déclenche de vives discussions en France. Sûrement parce que l'ancien directeur de la revue *Esprit* touche des questions essentielles. «Jamais il n'y eut autant de "créateurs" et aussi peu de création. Voyez le roman: le nombre de titres augmente, l'ennui des lecteurs également. Devenus théoriciens et techniciens, les romanciers de la nouvelle école suppléent par des artifices de style à l'inconsistance de l'intrigue et des personnages. Repliés sur une intimité triste, on dirait qu'ils n'ont plus la force de saisir notre société — de la saisir à la

gorge». Le constat est brutal. «Le mal du roman, genre éminemment au mal de notre démocratie: asthénie et faux-semblant», poursuit l'essayiste. Souhaitons que le débat transgresse les frontières et se propage dans le Québec littéraire...

## LE CRÉPUSCULE DE LA CULTURE FRANÇAISE?



PLON

## LES TRIBUNS DE LA RADIO

ÉCHOS DE LA CRISE D'OKA  
Sous la direction de Florian Sauvageau  
Pierre Trudel et Marie-Hélène Lavoie  
Centre d'études sur les médias  
Institut québécois de recherche sur la culture  
1995, 198 pages

C'est Gilles Proulx qui sera content! Voilà que des «intellectuels à pipe» se penchent sur son cas. Les «grandes gueules» de la radio et les tribunes téléphoniques qu'ils animent sont les piliers des programmations des radios MA. Hormis quelques lettres publiées dans les journaux, le phénomène n'a pourtant jamais fait l'objet d'une réflexion d'ensemble. Florian Sauvageau et le Centre d'études sur les médias qu'il dirige ont eu la généreuse idée de faire un premier tour de la question. Le psychologue



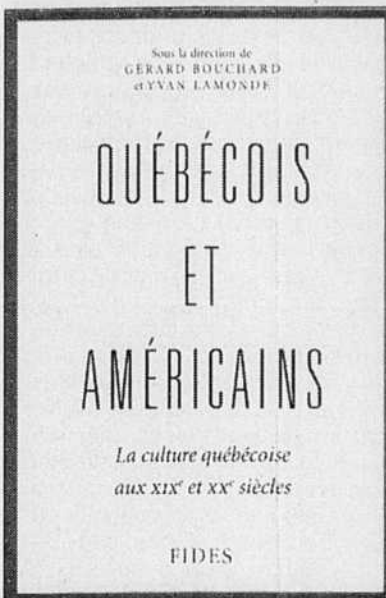
premier tour de la question. Le psychologue

Louis Bricault, le professeur Jacques de Guise, l'essayiste Laurent Laplante, la sociologue Marie-Hélène Lavoie, l'animateur Royal Orr, le professeur Lorna Roth et le spécialiste du droit de l'information Pierre Trudel se sont unis à Florian Sauvageau pour participer à la réflexion. Les auteurs se sont particulièrement attachés sur le traitement de la crise autochtone de 1990 aux antennes des tribunes téléphoniques de Gilles Proulx, André Arthur, Simon Bédard, Louis Champagne et Michel Lacombe. «La controverse surgit souvent à l'occasion de crises. L'ordre "normal" des choses est alors perturbé. L'opinion publique est agitée ou angoissée. L'animateur hausse le ton. Les esprits s'échauffent. La mesure n'est souvent pas loin», notent les auteurs. Nous reviendrons prochainement sur cet ouvrage qui s'annonce passionnant.

## QUÉBÉCOIS ET AMÉRICAINS

LA CULTURE QUÉBÉCOISE AUX XIX<sup>e</sup> ET XX<sup>e</sup> SIÈCLES  
Sous la direction de Gérard Bouchard  
et Yvan Lamonde, Fides, 418 pages

«En somme, après cinquante ans d'américanisation accélérée (au sens propre du terme) dans la culture savante, nous avons voulu faire le point en reconstituant des tracés parcourus depuis le XIX<sup>e</sup> siècle par la culture québécoise comme francophonie de type nord-américain», explique d'entrée de jeu Gérard Bouchard, directeur de l'Institut interuniversitaire de recherches sur la population (IREP) et coauteur — avec Yvan Lamonde — de cet ouvrage. L'ouvrage adopte une perspective nouvelle. Plutôt que de restreindre une fois de plus le cadre de l'américanité aux rapports entre le Québec et les États-Unis — en traitant par exemple de l'image des États-Unis dans la production culturelle québécoise —, les auteurs ont inscrit en toile de fond l'ensemble du continent américain, comme espace culturel. À travers des études inédites sur l'histoire, la littérature, l'architecture, la peinture ou les spectacles de la scène, les auteurs scrutent l'inscription de la culture québécoise dans cet espace pour tenter de découvrir comment elle se compare aux autres cultures nationales américaines. L'ouvrage réunit des textes de Mireille Barrière, Gérard Bouchard, Manon Brunet, Jean-François Chassay, Madeleine Forget, François-Marc Gagnon, Raymonde Gauthier, Louis-Georges Harvey, Robert Hébert, David Karel, Yvan Lamonde, Jean Morency, Yves Roby et Esther Trépanier.



FIDES

## UNE SOCIÉTÉ SANS LES JEUNES?

Madeleine Gauthier  
Institut québécois de recherche sur la culture  
376 pages

Il y a dix ans à peine, dans l'enthousiasme de l'Année internationale de la jeunesse, nous nous dirigeons vers une «société des jeunes». Aujourd'hui, la question inverse se pose: vivons-nous sous peu dans une «société sans les jeunes»? Madeleine Gauthier, professeur à l'INRS-Culture et société, réfléchit à la question. «Outre la diminution du poids démographique, de nouvelles règles du jeu, plus particulièrement dans l'univers du travail et des relations interpersonnelles, ont contribué au renversement de perspectives, explique-t-elle. L'insertion professionnelle et sociale des jeunes s'en trouve modifiée au point qu'il faut se demander si une «crise de la jeunesse», centrée cette fois sur l'orientation n'affecte pas tout autant le passage à l'âge adulte que la crise d'identité ne marque la rupture entre l'enfance et l'adolescence.»

Pierre Cayouette



IREP

## LE LOUP DE GOUTTIÈRE

### LES AILES INACHEVÉES DU DÉSORDRE



Sylvie Nicolas

Oeuvres de Gérard Breuil

### AUTOUR DE JEAN MCEWEN



Gaston Roberge

LANCEMENT-VERNISSAGE  
LE 5 AVRIL 1995 À LA  
GALERIE SIMON BLAIS

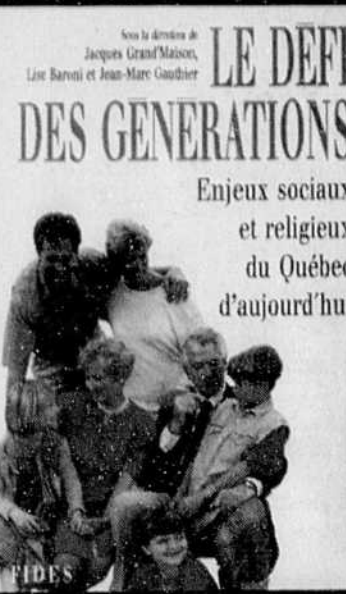
Oeuvres de Jean McEwen

347, rue Saint-Paul, Québec, Qc, téléphone (418) 694-2224

NOUVEAUTÉS

## LE DÉFI DES GÉNÉRATIONS

Sous la dir. de Jacques Grand'Maison, Lise Baroni et Jean-Marc Gauthier  
Voici le bilan général de l'une des plus grandes enquêtes de ces dernières années sur la société québécoise  
Vol. de 498 p. — 29,95\$



André Burelle

## Le mal canadien

Essai de diagnostic et esquisse d'une thérapie

Fides

## Le mal canadien

Secrétaire adjoint du cabinet Mulroney, André Burelle était responsable du bureau des relations fédérales-provinciales à Montréal. «Rarement proposition plus honnête et lucide de réforme du fédéralisme a surgi des entrailles du mandarinat fédéral.» (Jean-François Lisée, *Le naufrageur*) Vol. de 248 pages — 19,95\$

## LA BATAILLE DU QUÉBEC



Deuxième épisode: les élections québécoises de 1994  
DENIS MONIÈRE — JEAN H. GUAY

FIDES

## LA BATAILLE DU QUÉBEC

Deuxième épisode: les élections québécoises de 1994  
Marquée entre autres par le premier débat télévisé depuis trente ans, cette campagne électorale a peut-être été une répétition générale pour l'affrontement référendaire à venir. Vol. de 268 p. — 22,95\$

## UNE NATION PEUT-ELLE SE DONNER LA CONSTITUTION DE SON CHOIX?

Michel Seymour (dir.)

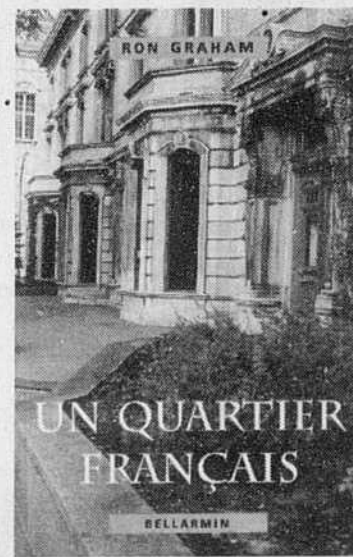
UNE NATION PEUT-ELLE SE DONNER LA CONSTITUTION DE SON CHOIX?

sous la direction de Michel Seymour

BELLARMIN

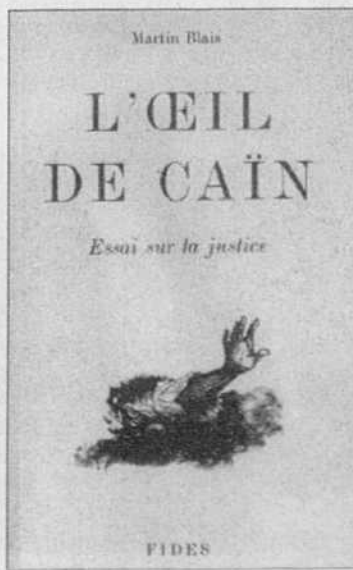
## UNE NATION PEUT-ELLE SE DONNER LA CONSTITUTION DE SON CHOIX?

Qu'est-ce qu'une nation? Peut-on justifier le nationalisme? L'État libéral peut-il reconnaître la diversité culturelle? Quelles sont les conditions pour qu'une nation puisse exercer son droit à l'autodétermination? Vol. de 296 p. — 24,95\$



## UN QUARTIER FRANÇAIS

Ron Graham porte à son blason un quartier français: le grand-père maternel, René Moncel, descend des premiers colons arrivés en Nouvelle-France... De là cette histoire du Québec, revue et corrigée par un Anglais de Westmount! Vol. de 320 p. — 26,95\$



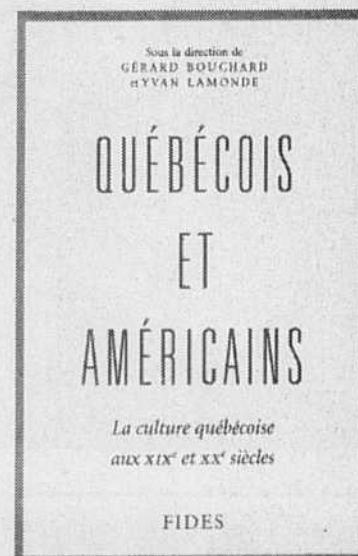
## L'ŒIL DE CAÏN

Essai sur la justice  
Même si les institutions et les lois d'une société sont justes, si les personnes ne le sont pas, elles réussiront toujours à paralyser les unes et à déjouer les autres. Vol. de 292 p. — 24,95\$



## L'ANNÉE POLITIQUE AU QUÉBEC 1993-1994

Une synthèse de la vie politique au Québec, de la démission de Robert Bourassa, en septembre 1993, à la formation du Conseil des ministres du gouvernement du Parti québécois, en passant par la percée fulgurante du Bloc québécois et l'élection de Jean Chrétien. En co-édition avec *Le Devoir*. Vol. de 256 p., abondamment illustré, 24,95\$



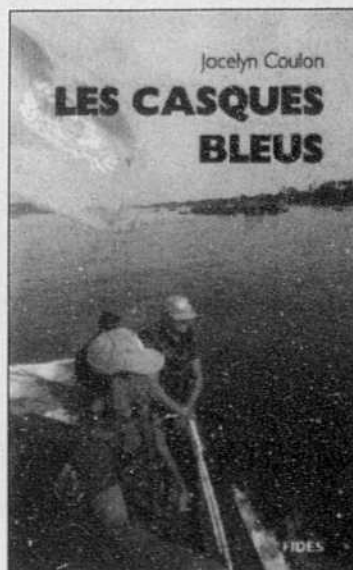
## QUÉBÉCOIS ET AMÉRICAINS

La culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles

FIDES

## QUÉBÉCOIS ET AMÉRICAINS

La culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles  
Les auteurs scrutent l'inscription de la culture québécoise dans l'espace nord-américain pour découvrir comment elle se compare aux autres cultures nationales américaines. Vol. de 424 p. — 29,95\$



## LES CASQUES BLEUS

Conçus au départ pour être les intouchables gardiens de la paix dans le monde, les Casques bleus sont devenus les symboles impuissants du désordre international. Vol. de 352 pages, 21,95\$

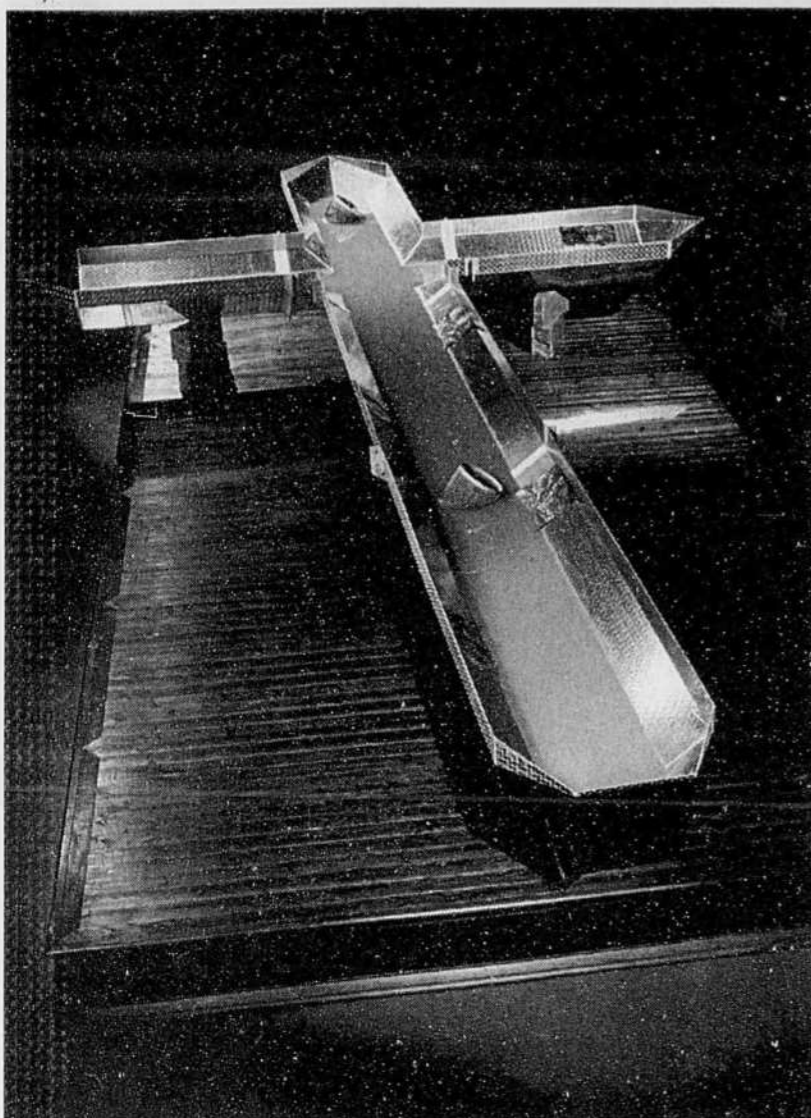
FIDES • BELLARMIN

Centre publicitaire et de relations presse à une subvention du ministère de la Culture et des Communications du Québec.

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Se confronter aux masses imposantes des rêves flottants de Pierre Bourgault



LE PORT  
Pierre Bourgault (Gilles Vigneault, Helmut Lipsky, Yves Racicot)  
Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal  
350, rue de la Place Royale,  
angle de la Commune.  
Jusqu'au 15 avril 1995.

MARIE-MICHÈLE CRON

C'est une laceration de l'espace: Nike Pier. Et son titre (en grec et en anglais), qui signifie «Quai de la Victoire», l'écrase presque de sa mesure physique et de son empreinte emblématique. La sculpture que Pierre Bourgault a réalisée dans le cadre de l'exposition *Le Port*, qui réunit le poète Gilles Vigneault, le compositeur Helmut Lipsky et le vidéaste Yves Racicot, sous l'égide de Michel Perron, concepteur et conservateur en charge du projet au Musée Pointe-à-Callière, déchire les idées préconçues et impose sa fonction transhistorique au site qui l'accueille. N'est-on pas ici à la genèse d'une histoire, celle de Montréal qui est né là, et à travers l'image du port, le lieu où se confrontent les tensions, une arène de signes conflictuels? Pierre Bourgault, lui, les manipule avec une force rare pour créer des œuvres qui interrogent le territoire où elles s'ancrent, mais toujours sur le qui-vive, et le corps du spectateur en proie à des affects ambivalents. De fait, les sculptures de Bourgault les distillent sur un suc entêtant auxquels on succombe, pour peu que l'on se confronte aux masses imposantes et sensuelles de ses rêves flottants, de ses métaphores du nomadisme, de la mobilité de l'esprit.

Rongéant l'histoire d'amour (et de mort) que raconte Gilles Vigneault et qui est extraite d'un récit de l'historien Jacques Lacoursière, Pierre Bourgault fait craquer le réel en y inscrivant, tel un pamphlet, cette croix, immense, à laquelle la figure du bateau vient se confondre. Il en brouille les formes respectives afin de traverser un passé chargé de deuils et d'espérance, emporté dans ses traditions, fou de liberté. Figure archétypale entre toutes, et dont les connotations appellent une cohorte d'icônes, la croix de Bourgault n'est pas élevée dans le ciel: horizontale, elle est placée de biais à l'écran de projection où Gilles Vigneault narre l'aventure en Nouvelle-France de Pierre et de Marie.

Le poète aux cheveux d'argent endosse son histoire pour ne faire qu'un avec elle, comme le sculpteur aux mains calleuses signe son œuvre pour en ébranler alors les assises, les fondations, la rhétorique. «Pour moi, une sculpture, c'est pas juste un objet visuel, c'est pas juste la mémoire d'un objet, c'est un temps de fréquentation souligne-t-il dans le vidéo encastré dans un mur de la salle. La croix, pour moi, ce n'est pas une sentence, je veux juste questionner des choses.» Les questions de Bourgault sont des gestes absolus. Tout, d'ailleurs, le prédispose à lutter contre les éléments qui façonnent le pouvoir. Et cette œuvre cristallise en elle le ferment d'une attitude militante, celle des années soixante-dix qui reviennent, tel un spectre, hanter — qu'on le veuille ou pas — une société actuelle où s'effritent les valeurs. Car natif de Saint-Jean-Port-Joli, Bourgault, qui y a créé un fameux atelier

de sculpture où l'on vient apprendre et discuter, est issu d'une célèbre famille qu'il respecte et dont on a tenté de briser l'image en associant Jean-Julien Bourgault et l'oncle Médard, au folklorisme de la région. «Mon père et mon oncle ont donné leur cœur et leurs connaissances au Québec, ce sont des poètes fantastiques, des libres penseurs affamés de beauté qui m'ont toujours appuyé, cautionné dans mon travail dit Pierre Bourgault. Et qui m'ont donné aussi toute cette anarchie.»

Commotion

1969: l'artiste crée une commotion en dressant un phallus géant face à l'église du village. Peu après, il construira des espaces habitables référant à l'abri, à la cachette, et tournés vers le fleuve. Le geste qui montre les lieux saturés de règles, de conventions, de dogmatisme, transite vers l'œuvre pétrie d'ubiquité et installée entre monde ouvert et monde fermé. C'est également l'air du temps où fleurissent les symposiums et auxquels Bourgault participera, des prises de position, des retraites en mer et des éclipses de la scène artistique alors qu'entre 1972 et 1989, l'artiste ne participera à aucune exposition solo (et durant une décennie, de 1971 à 1981, à aucune exposition collective). C'est aussi l'ère des commandes publiques alors qu'il réalisera (et il continue) des projets d'intégration de l'art à l'architecture et à l'environnement. Toutes les œuvres de Bourgault puisent dans la même matrice: la mer généreuse et féconde. C'est là que l'artiste jettera des messages. Et c'est elle que sillonnera son bateau,

outil de travail et instrument de mesure de l'univers, et de son univers personnel.

Ainsi, l'expérience de navigateur croise la pratique du plasticien qui, utilisant comme cadre les formes récurrentes de la maison et de l'embarcation, réfléchit sur la place des œuvres dans leur milieu ambiant et immédiat. Elles sont régies par une fragilité diffuse comme dans *982 Portland* (1989), une petite maison en aluminium qui semble glisser sur les marches de la SQ à Sherbrooke. Ou bien l'idée que les contraires s'attirent sans se toucher comme dans *Brandy Pot* de 1987 (fuselage d'un bateau en bois et maison métallique) et *Baie déception* de 1990 (coque-rempart et bouée) qui parlent du risque, de la collision, de la dérive. Dans *Le Fleuve-Musée* (Musée régional de Rimouski, 1994), les figures de la nef d'église, du bateau renversé, de la cage thoracique, agissaient en vases communicants et dans *Vito Dumas* — du nom du célèbre navigateur solitaire — les sculptures exposées en 1991 à la galerie montréalaise Occurrence, représentaient un bassin d'eau évoquant le baptême, un processus comme rituel, et une immense chaise en caoutchouc suspendue. Ne symbolisaient-ils pas la mouvance du temps que rythmait la cadence des gouttes d'eau comme ici, à Pointe-à-Callière?

Cependant, il émane de cette croix installée sur un socle large, qui rappelle le quai, le débarcadère, le promontoire, la tribune, quelque chose de cinglant, de dramatique même, une vague trop longtemps retenue qui se serait échappée de l'emprise de la mémoire pour se retourner contre ses diktats les plus subtils. «C'est beaucoup moins introspectif que les œuvres précédentes et plus proche de l'attraction terrestre explique Pierre Bourgault. Il y a également ici une notion d'interdiction, parce qu'on ne peut pas s'approcher de trop près de la croix.» Sur ses parois, des plaques de cuivre, noble matériau, sont attachées par l'aluminium alors qu'au fond, la vase grise extirpe du fleuve la pollution, matière qui souille l'eau et la rend poisseuse comme l'endocritinisme qui encrasse l'esprit, et dont on en retrouve les traces dans chaque individu. Cette croix en aluminium qui semble couler ou à l'inverse protéger de l'usure de l'eau et du poids de la religion ses calles taillées dans des blocs de pierre de savon, est face à l'histoire. Elle l'observe dans un silence à couper au couteau comme une épée de Damoclès se balançant au-dessus de sa tête. Elle est farouche comme Pierre Bourgault qui sait bien que l'homme restera toujours un loup pour l'homme.

SOURCE MUSÉE DE POINTE-À-CALLIÈRE  
«La croix, pour moi, ce n'est pas une sentence, je veux juste questionner des choses», explique le sculpteur Pierre Bourgault.

## Michael Snow

L'ÉVOLUTION  
MULTIDISCIPLINAIRE  
DE SON ŒUVRE

JUSQU'AU 23 AVRIL



PHOTO: JONAS MEHLAND, PHOTOGRAPHE PRISÉ FERMANT LE TOURISME DU FILM LA RÉGION CENTRALE, 1969.

DESSIN  
PEINTURE  
SCULPTURE  
PHOTOGRAPHIE  
RÉTROSPECTIVE DE FILMS  
ŒUVRES DE LA COLLECTION  
DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

mardi au dimanche  
de 11 h à 18 h  
mercredi de 11 h à 21 h  
(ENTRÉE LIBRE À COMPTER DE 18 H)  
CES SOIRÉES GRATUITES  
SONT PRÉSENTÉES PAR  
Les Arts du Maurier Ltée  
droits d'entrée : 5 \$  
MÉTRO PLACE-DES-ARTS  
renseignements : (514) 847-6212



## Kittie Bruneau

œuvres récentes

jusqu'au 9 avril

DIDACTART, Complexe du Canal Lachine  
4710, Saint-Ambroise, local 334 - Tél.: 937-8093

Mardi au vendredi: 12h à 18h Samedi et dimanche: 13h à 17h

En collaboration avec les BELLES SOIRÉES  
de l'Université de Montréal

À LA DÉCOUVERTE  
DES MUSÉES  
DU CONNECTICUT  
ANIMÉ PAR MONIQUE GAUTHIER  
du 4 au 8 mai 1995,  
599 \$ p.p. occ. double

VOYAGE LITTÉRAIRE  
EN PROVENCE  
ANIMÉ PAR ANDRÉE LOTEY  
du 16 au 30 juin 1995,  
2199 \$ p.p. occ. double  
(avion en sus)

TOURNÉE DANS LES  
MUSÉES DE LONDRES  
ANIMÉ PAR MONIQUE GAUTHIER  
du 20 mai au 2 juin 1995,  
2799 \$ p.p. occ. double

OBSERVATION DES  
OISEAUX AU QUÉBEC ET  
DANS LES MARITIMES  
ANIMÉ PAR ROBERT BONNEAU  
du 15 au 21 mai 1995,  
729 \$ p.p. occ. double

Seul l'encadrement pédagogique est sous la responsabilité de l'Université de Montréal  
INFORMATION ET RÉSERVATIONS :  
VOYAGES CARBIN (514) 728-4553

## Imaginez une école sans aucune retenue



Paul Gauguin, Les enfants lûcfont (détail), 1889, © Provençal S.A.

**M**  
Gauguin et l'école de Pont-Aven  
Du 9 février au 9 avril 1995

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



1380, rue Sherbrooke Ouest  
Ouvert du mardi au dimanche, de 11 h à 18 h  
(jusqu'à 21 h le mercredi).  
Information: (514) 285-2000.

## NICOLE GINGRAS



Sandra Semchuk, «Bowenna et tante Elsie à la tombe de Baba, Meadow Lake (Saskatchewan), juillet 1979»

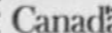
Images et histoires: Rituels photographiques  
Le dimanche 2 avril à 14 h  
En marge de l'exposition Sandra Semchuk: combien long jusqu'à chez nous...

Redécouvrez les photographies de l'artiste, conteuse et photographe vancouveroise Sandra Semchuk en épousant le point de vue original de Nicole Gingras, conservatrice et critique d'art indépendante de Montréal. Après sa conférence, Mme Gingras projettera son film, *Les Images des autres*, une conversation avec Semchuk et trois autres photographes canadiens dont les œuvres présentent le corps humain comme lieu d'exploration de l'identité, de la mémoire et du désir.

Conférence: En français avec des échanges bilingues  
Film: Narration en anglais et en français  
ENTRÉE LIBRE  
1, Canal Rideau, Ottawa. Renseignements: (613) 990-8257



Musée canadien de la photographie contemporaine / Canadian Museum of Contemporary Photography



Le MCPC est affilié au Musée des beaux-arts de Montréal



PHOTO JACQUES NADEAU

Gilles Vigneault, lors de l'inauguration de l'exposition intitulée *Le Port*.

EXPOSITION

## ANN McCALL

20 ans de sérigraphie

Jusqu'au 25 mars

WADDINGTON & GORCE

2155, rue Mackay  
Montréal, Québec  
Canada H3G 2J2  
Tél.: (514) 847-1112  
Fax: (514) 847-1113

LIVRE

# Édouard Baldus, photographe

MARIE-MICHÈLE CRON

La photo de la page couverture est tellement belle, si irréaliste, qu'elle a l'air truquée! Édouard Baldus avait le sens de la composition (il retouchait aussi ses images en gouachant le ciel, par exemple, ou en faisant disparaître certains monuments), la mémoire des lieux, l'âme d'un artiste. Et le catalogue *Édouard Baldus, photographe* (dédié au conservateur de la photographie au Musée d'Orsay, Philippe Néagu, décédé l'an dernier), co-édité par le CCA où se tient actuellement une magistrale exposition qui lui est consacrée, ainsi que la réunion des musées nationaux (l'édition en anglais que propose le CCA et le Metropolitan Museum of Art est également disponible), viennent reconstituer la place primordiale qu'occupe cet artiste français, considéré comme le pionnier de la photographie d'architecture. Trop longtemps maintenue dans la marginalité, cette dernière est de fait réhabilitée dans les grands formats que Baldus a réalisés autour de 1850, date qui vit l'âge d'or de la photographie.

Soulignons qu'à la différence d'autres maîtres de la photographie de cette période, tels Gustave Le Gray, Henri Le Secq et Charles Nègre, c'est bien la première fois que Baldus et son œuvre sont mis sous examen. Contribuant, au siècle dernier sous le Second Empire, à cette révolution de l'œil dont Niepce et Daguerre furent les détonateurs, Baldus va adopter un point de vue et un cadrage particuliers sur l'objet pour dépasser le seuil de sa représentation littérale. À travers la volumétrie des formes isolées dans l'espace qui les accueille, Baldus théatralise des mises en scène dépouillées qui frappent la rétine du spectateur.

Riche exhaustivité de textes fourmillant d'informations, analyses profondes et rigoureuses, reproductions — dont plusieurs inédites — où se confondent à la fois matité des textures et infimes subtilités chromatiques, le livre préfacé par Phyllis Lambert (CCA), Guy Cogeval et Anne de Mondénard, tous deux du Musée des monuments français de Paris qui a également collaboré à l'exposition, retrace et met en relief l'œuvre exceptionnelle de Baldus. Une œuvre qui joue aussi bien sur les affects du lecteur qui reconnaît, pour les avoir vus, photographiés même, de célèbres édifices anciens, des paysages pittoresques de la douce France d'alors, que sur la valeur documentaire du médium qui s'exerce à restituer, à travers plusieurs indices formels, le style et la technique irréprochables de son auteur, une société en marche vers la modernité.

Ainsi, Françoise Heilbrun dégage l'actualité de l'observation de Baldus sur le monde qui l'entoure alors qu'il sait si bien reproduire la subtile



Alleverd, dans les environs de Grenoble vers 1859. Tirée de la collection Roger Théron.

transformation qu'opère l'architecture industrielle sur le paysage. Absent des souvenirs que rapporte alors Nadar dans sa biographie de l'époque, n'est-il pas le précurseur de la photographie de reportage (par exemple en immortalisant les inondations du Rhône en 1856)? Et par son approche avant-gardiste, n'arrive-t-il pas à dépasser la peinture crémeuse d'un Bouguereau, dont l'époque était particulièrement friande? Car il ne faut pas oublier qu'il avait, tôt dans sa carrière, embrassé la profession de peintre — il fut également portraitiste itinérant aux États-Unis — pour se tourner vers la photographie en 1849: on retrouve ainsi des résidus de sa formation d'autodidacte dans la fameuse photo du Cloître de Saint-Trophime à Arles.

Malcolm Daniel, conservateur adjoint au service de photographie du Metropolitan Museum et conservateur de l'exposition pour cet établissement, met en lumière, quant à lui, sans sécheresse et avec une réelle passion pour son sujet qu'il maîtrise d'une main de fer, le parcours de l'artiste à travers le temps, celui-là même que s'arrachent la photographie et l'architecture (voir le texte de l'historien de l'art Barry Bergdol). Inventeur d'un nouveau procédé de négatif sur papier, qui ajoute à ses tirages d'icônes du patrimoine architectural une netteté graphique spectaculaire et monacale, Baldus, qui est également membre de la Société héliographique, est un infatigable curieux qui explore aussi bien son pays que le potentiel sémantique, formel et tech-

nique de la photographie. Il va alors retravailler ses images en utilisant le collage de plusieurs négatifs pour les agrandir, ou bien isoler le monument et l'inscrire dans un environnement spectaculaire et parfois dramatique.

Bénéficiant des largesses et des ambitions de l'État qui fut son mentor principal, Baldus a également conçu, entre autres réalisations majeures, deux magnifiques albums sur les chemins de fer, le premier sur celui reliant Paris à la Manche et qui fut remis à la reine Victoria lors de sa visite en France, le second qui, partant de Paris jusqu'à Lyon pour longer la Méditerranée, combine de façon diachronique le legs architectural romain et médiéval aux travaux des ingénieurs de l'époque: cet ouvrage est considéré comme le summum de la carrière de Baldus. Il faut voir ici comment le développement du réseau ferroviaire, outil de communication par excellence, influe sur le paysage et y trace inexorablement des perspectives inouïes qui témoignent simultanément des créations du passé et du présent, mais aussi des bouleversements socioéconomiques et de l'unité culturelle du pays, tout en pointant l'avenir. Baldus était bien un visionnaire...

L'ARCHITECTURE EN BREF

## LA MORT DU CIMETIÈRE

Le cimetière Notre-Dame-des-Neiges, son harmonie et sa beauté, sont mis en danger par les disgracieux et monumentaux mausolées qu'on s'est mis à y construire. C'est ce que pensent plusieurs groupes de défense qui se sont associés pour faire des démarches auprès de l'administration Bourque. Le Conseil des monuments et sites du Québec, la Société d'histoire de la Côte-des-Neiges, les Amis de la Montagne, Héritage Montréal, l'Ecomusée de l'Au-Delà et le Centre de la montagne se sont mobilisés pour dénoncer le développement sauvage qui commence à défigurer le site, et pour réclamer qu'un plan global d'aménagement soit élaboré. Pour le moment, la construction des mausolées s'autorise anarchiquement. Ce lieu, disent-ils, «représente pourtant un véritable bien de valeur nationale qui profite à tous, morts ou vivants... Le développement du cimetière Notre-Dame-des-Neiges est un enjeu majeur pour le mont Royal qui exige, dès maintenant une consultation publique réelle et efficace». Infos aux Amis de la montagne: 989-8240.

## QUI POUR MATANE?

On connaît les quatre équipes d'architectes finalistes qui se disputeront la

chance de construire la Maison de la culture de Matane. Il s'agit de Pierre Thibault de Québec; d'Anne Carrier de Lévis; de Benoit Proulx de Rimouski, en consortium avec Dupuis et Le-Tourneux, de Montréal; et enfin de Jean-Claude Bouchard de Matane, en consortium avec Fontaine et Gauthier de Saint-Romuald. C'est la conseillère professionnelle Monique Bourget qui s'est chargée d'organiser ce concours, pour le compte de la Ville de Matane. Un jury a examiné une soixantaine de candidatures. Les quatre candidats n'ont plus, maintenant, qu'à plancher dur pour préparer des propositions avant la fin avril. On connaîtra les plans choisis le 10 mai.

## MARSAN DANS LE BAIN

Le jeudi 30 mars, à 19h, aura lieu le dernier des beaux jeudis architecturaux organisés au Musée McCord en collaboration avec Héritage Montréal. L'éminentissime historien de l'architecture et de l'urbanisme qu'est Jean-Claude Marsan (auteur de cette somme incontournable qu'est *Montréal en évolution*, récemment augmentée d'un nouveau chapitre chez Méridien) donnera une conférence intitulée «Des casernes aux bains publics... l'architecture civique de Montréal». M. Marsan nous mettra dans le bain en français (entrée 5\$, au 690, Sherbrooke Ouest).

G A L É R I E  
**VOX**

un espace consacré à la diffusion de la photographie contemporaine

Marie-Jeanne Musiol

*Et encore, de la poussière*

du 16 mars au 16 avril

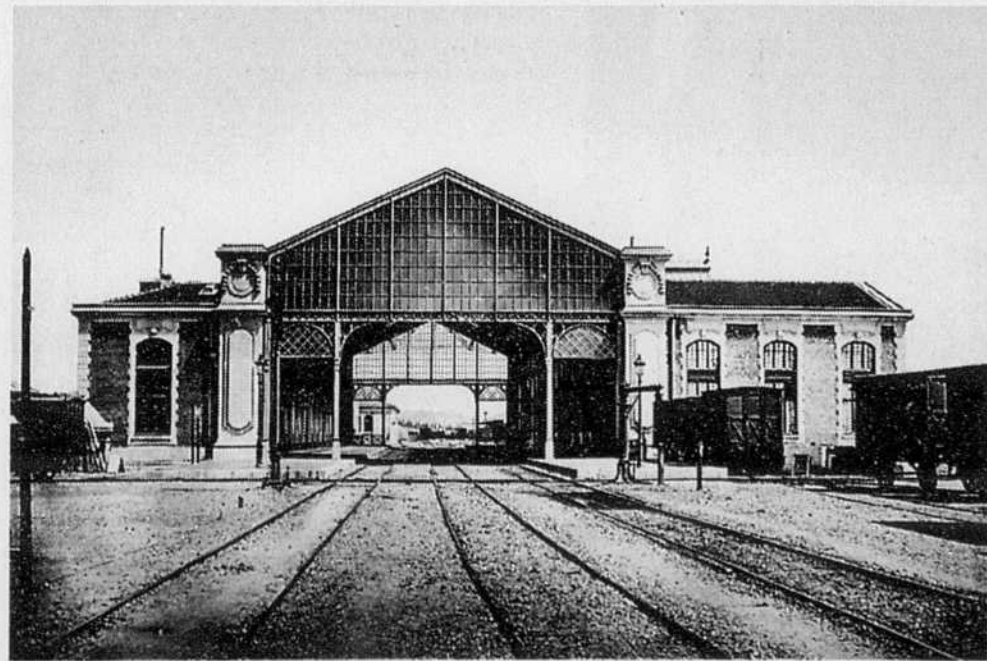
La Galerie VOX est ouverte du mercredi au dimanche, de 12h à 17h  
4060 boul. Saint-Laurent, espace J10, Montréal (Québec), H2W 1Y9.

Vos Populi remercie ses membres, le Conseil des arts et des lettres du Québec et la ville de Montréal pour leur appui financier.

CCA

Les photographies d'Édouard Baldus :  
Paysages et monuments de France

Du 25 janvier au 23 avril 1995



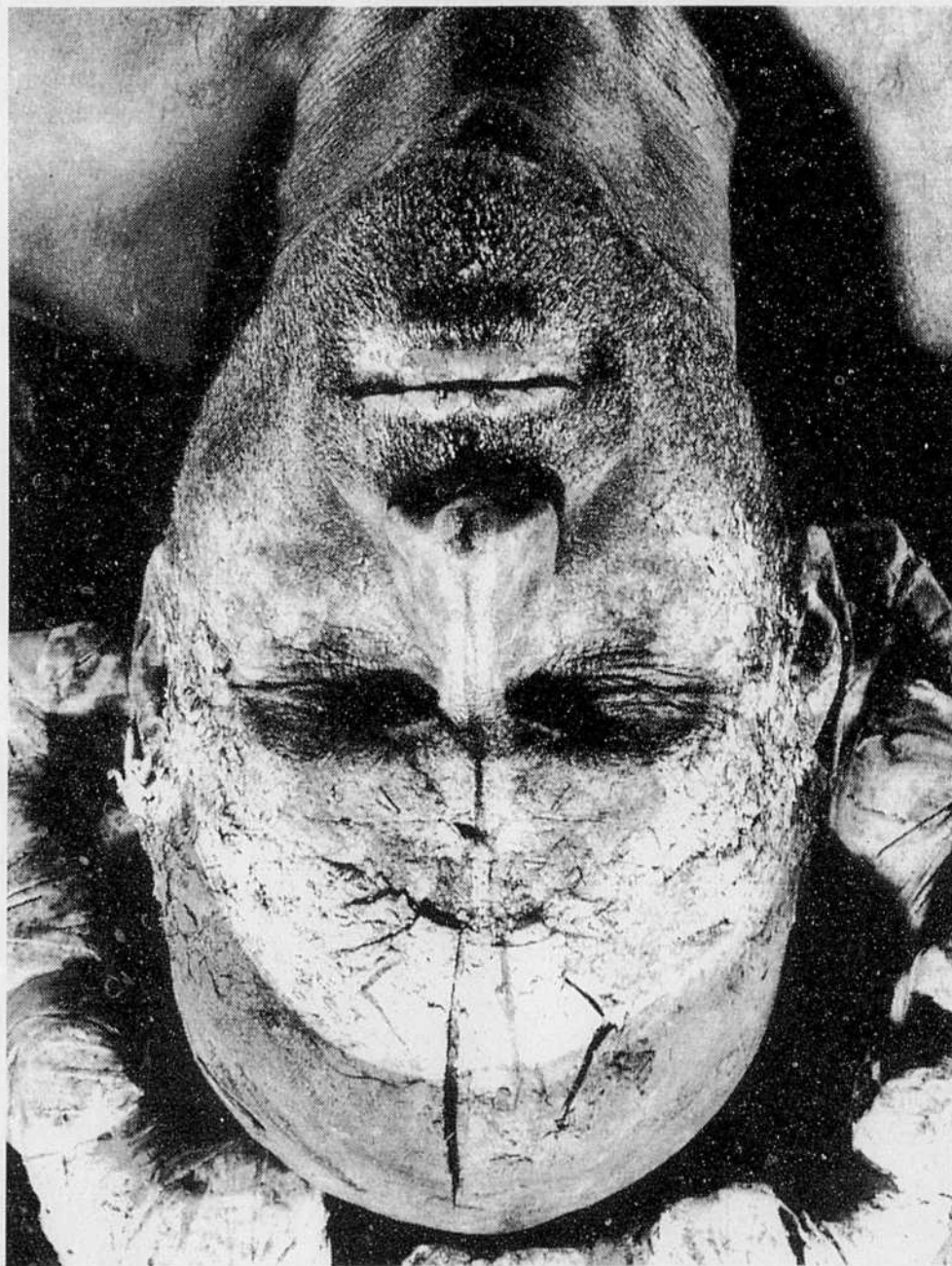
Édouard Baldus, Gare de Toulon, 1861 ou après. Épreuve argentine à l'albumine à partir d'un négatif verre au collodion humide, 27,5 x 43,2 cm. Collection CCA

Cette exposition a été organisée par le CCA, le Metropolitan Museum of Art de New York et la Réunion des musées nationaux (France). Les frais de transport aérien sont couverts en partie par Air France. Le CCA remercie le Consulat général de France de son appui à l'exposition.

Des visites commentées de l'exposition sont offertes. Renseignements : (514) 939-7026

Richard Henriquez et le Théâtre de la mémoire  
Prolongée jusqu'au 23 avril 1995

Centre Canadien d'Architecture/Canadian Centre for Architecture  
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6



DIETER APPELT. De la séquence de Erinnerungspur (Trace de la mémoire), 1977-79.

DIETER APPELT

1<sup>er</sup> MARS ~ 14 MAI 1995

L'exposition organisée par The Art Institute of Chicago est rendue possible grâce à la Lannan Foundation de Los Angeles ainsi qu'à la Lufthansa German Airlines et à l'Institut für Auslandsbeziehungen de Stuttgart.

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.



MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-bataille, Québec G1R 5H3

## Halte aux crimes

Un crime atroce a été commis, en plein cœur de Victoriaville. L'hôtel de ville et le poste de pompiers, situés l'un près de l'autre, étaient deux superbes bâtiments art déco, l'un en pierre jaune safran, l'autre en brique, avec pour les deux des détails et des tours d'ouverture en pierres grises. On a voulu les relier. L'horreur inqualifiable qu'on a fait construire dans ce but, en granit *cheap* rose et plaques de miroir, avec de grands bras qui enserrant les deux bâtiments, allant même jusqu'à masquer certains bas-reliefs, est d'une prétention et d'un mauvais goût qu'on devrait pouvoir punir en justice. À vomir, carrément. Comme quoi le patrimoine moderne dans les régions est loin, très loin, d'être à l'abri. À l'heure où le nouveau Conseil des arts et des lettres circule en campagne, il faudrait peut-être y songer.

# FORMES

## Modernités campagnardes

SOPHIE GIRONNAY

«Comment j'ai eu ce contrat-là? C'est tout simple: mon oncle était le curé!» L'histoire ne dit pas si Mgr Alphonse Roux commanda le plan de sa nouvelle église par charité pour son jeune débutant de neveu ou si l'idée lui vint... d'en haut. Ce fut en tout cas un fameux coup d'inspiration. Car elle est splendide, cette église des Saints-Martyrs-Canadiens, construite en 1954 et qu'on peut admirer sur l'une des principales rues commerçantes de Victoriaville.

Toujours très actif à 71 ans, dans ses bureaux de Lachine (Roux, Morin, Labelle, architectes), Maurice Roux se souvient de cette construction, sa première commande d'importance, comme d'un moment de grâce: «Les paroissiens faisaient confiance au curé qui, lui, me faisait confiance. J'avais une liberté d'action qu'on rencontre rarement dans une carrière!»

Maurice Roux eut le choix des techniques: pentue, trapue, puissante, la bâtisse cruciforme d'environ 60 mètres par 30 fut coulée, en béton, en un seul tenant. Le choix des artistes qui complétèrent l'œuvre: le sculpteur Fillion pour le bas-relief de façade, Max Ingrand, conservateur des vitraux de France, pour le chemin de croix en vitrail qui court en bande le long des murs. Le choix, aussi, des matériaux, voulus nobles: la pierre du pays, gris vert profond avec un arrière soupçon de rosé, travaillée lisse pour les clochers, grumelleuse pour les parois extérieures, fut prise chez un fournisseur local. Elle s'harmonise merveilleusement avec le cuivre oxydé des toits, flèche et clochers. L'ensemble rappelle le collège non loin, signé David Deshaies, architecte marquant du comté pendant ces années (collège sur lequel M. Roux eut à travailler par la suite).

«Mais le plus révolutionnaire, ce sont les clochers. Le curé en voulait deux, mais pour que ce soit moins lourd, je les ai évidés.» Quatre pattes, dont l'une plantée au parvis, supportent des clochetons pointés vers le ciel. Dans son livre, *L'Architecture des églises du Québec, 1940-1985*, l'historien Claude Bergeron trouve que «leur liaison avec la masse de l'église demeure insatisfaisante» (page 157). Pour mon humble part, j'ai été émue, au contraire, par cette tension et ce lien conflictuel entre l'abri bas, arrimé au sol, et les fuseaux plus audacieux. Le curé Roux, fier de son église, parla de style «classico-moderne». Qu'est-ce à dire? «Ah! ça, c'est une appellation inventée pour rassurer les paroissiens!», dit Maurice Roux dans un grand rire.

## L'architecte en campagne

Il y a comme ça, dans nos campagnes et nos «régions», une ribambelle de bâtiments qu'on ne considère pas encore avec tout le respect dû au patrimoine architectural. Trop... «modernes», le voilà lâché, l'adjectif du diable. L'église, la vraie, dans notre esprit, c'est le joli clo-

cher qu'on repère de loin, le toit qui scintille, la pierre grise et rugueuse, la date «1898» ou «1903» gravée au fronton. Pourtant, les architectes ont continué d'en bâtir après 1950 et jusqu'à aujourd'hui, s'essayant à la nouveauté, parfois avec talent, avec audace. Plus souvent, la paroisse leur doit une gentille bâtisse, dont le charme n'est encore sensible qu'à quelques pionniers du goit.

Tenez, j'étais à Inverness, près de Plessisville, samedi dernier. Un groupe de villageois passionnés de leur coin m'accueillit. On me fit le cadeau d'un livre, remarquable travail historique (et même préfacé par la romancière Madeleine Ferron) où sont colligées toutes les mémoires du canton — orales, écrites, photographiques. Mais sur la dernière et sixième église du village, que lit-on? Trois lignes à peine et sa date: 1962.

Pourtant, avec l'école juste à côté (signée Paul-André Cayouette), l'église compose un groupe intéressant, très typé. Sa façade en losange tronqué, dont les lignes obliques, amusantes, sont reprises par le portail et le vitrail, l'arche intérieure, très pure, lumineuse et vaste, soulignée de poutres de bois blond, le détail en croix qui décore sobrement les briques et les portes, le style d'époque du mobilier, des bancs: tout cela, décidément, ne manque pas de chic. Au bas de cet héritage, trop neuf, dont les Invernois se soucient comme de leur premier kilt, l'architecte, heureusement, a gravé son nom.

Jean Berchmans Gagnon, puisqu'il s'agit de lui, écrivait déjà en 1942: «Un architecte de la campagne est presque un voyageur de commerce; il doit voyager continuellement et son travail est ordinairement éloigné de son bureau et dans des directions différentes.» Lui-même avait parcouru, selon ses calculs, «20 000 milles par an (par affaires)». Aussi réclamait-il — c'était là l'objet de sa lettre — un classement catégorie D pour avoir droit à un supplément en coupons de rationnement d'essence!

Jean Berchmans Gagnon, né en 1912 à Sainte-Marie-de-Beauce, eut son bureau à Thetford Mines de 1939 à 1979. Un petit gars du coin, en

==

somme, et qui sema dans tout le canton et jusqu'à Québec (où il avait obtenu diplôme à l'École des beaux-arts, en 1934). À Sainte-Sophie, où il cosigna la cathédrale avec Adrien Dufresne, en 1940, comme à Saint-Ferdinand où il bâtit la chapelle de l'hôpital en 1950, se manifeste encore l'influence de dom Bellot (Saint-Benoît-du-Lac). Mais dans le village voisin d'Inverness, le voilà marchant vers les années 60, qui allaient devenir, au Québec, l'âge d'or de l'architecture religieuse foldingue.

## Patrimoine du futur?

«Et puis? L'aimez-vous, votre nouvelle église?» «Bah... on s'habitue», répondent les passants. Les paroissiens de Saint-Rémi-de-Tingwick, village perché sur les collines au sud de Victoriaville, font encore le deuil de leur ancienne église, foudroyée, brûlée, en 1992. Celle qui la remplace est un saut quantique dans le XXI<sup>e</sup> siècle. Elle est signée du jeune bureau ABCH de Saint-Hyacinthe (récipiendaire aux prix d'excellence du Québec 1994). «On parlait avec le souvenir des gens qui en parlaient toujours avec les mains en pointe pour indiquer le toit», explique Alain Bergeron, le «B» d'ABCH. «Mais pour que le bâtiment se démarque des maisons autour, on ne peut plus, comme autrefois, s'aider des dimensions. D'où notre toit rond, qui est aussi une allusion, que nous voulions très indirecte, aux toits de grange. Les gens ont été surpris, mais je crois qu'ils apprécient l'effet de grotte.»

Tandis que ladite «grotte» est fermée, en façade, par un mur de verre, l'entrée, seule et unique, fait un petit bloc carré à part, transparent, surmonté d'une flèche de 20 mètres, placé sur le côté. Puisqu'aussi bien les usagers entrent toujours latéralement... ou bien en sortent, à pied, vers le cimetière juste derrière. «Autant se payer une mise en scène dont on profite à chaque visite.»

Autre effet de surprise: la disposition des bancs. «Avec notre bagage de mémoire, on s'attend à ce qu'ils soient dans l'axe de la voûte. Mais en entrant, on s'aperçoit qu'ils sont dans l'autre sens (donc, assis, on a la verrière à main gauche). L'acoustique, sous la voûte en bois, est meilleure dans ce sens et ça crée une sensation supplémentaire plutôt qu'un inconfort.» Pour la modeste au budget serré, pas de couleurs, sinon le gris, traditionnel, des murs et de la toiture. «En l'absence de vitrail, trop cher, la verrière ouvre sur des vues lointaines et les couleurs changeantes des saisons et des semences.»

Une passante nous a confié qu'il faut voir l'église le matin tôt, quand le soleil la traverse depuis l'arrière, percé d'ouvertures, jusqu'à l'avant. Il vient frapper dans le dos du saint Rémi doré, unique rescapé de l'incendie, qui veille en proue devant la verrière. Telle qu'elle est, à flanc de montée, fichée haut dans le cœur de son village, cherchant à nous signaler sans vraiment l'oser, elle est si déroutante, si différente, la petite église à tête ronde, qu'il lui faudra bien des années avant de se faire adopter. Telle est la croix de la modernité.



PHOTO ALAIN LAFOREST

PORTES ET FENÊTRES

MARVIN

FENÊTRES ARCHITECTURALES

La famille Marvin fabrique des fenêtres architecturales depuis plus d'un demi-siècle.

Nous utilisons des matériaux nobles comme le bois, durables comme l'aluminium extrudé et à la fine pointe de la technologie comme le fibre de verre pultrudé.

Architectes, entrepreneurs et propriétaires, le savoir-faire de Marvin vous permettra de recevoir tout le soutien technique (visite de chantier, dessin d'atelier, détail de construction, etc.) dont vous aurez besoin pour mener à bien vos projets.

Offrez-vous de meilleures vues avec les portes et fenêtres Marvin.

Pour avoir notre catalogue gratuit, visitez notre salle de montre au

8138, BOUL. DÉCARIE, MONTRÉAL, H4P 2S8 735-7500, 1-800-361-5858

